

# raison.

n°3 - 21 mars 2022

## Infamie d'État

### LES SALOPERIES DE « PAPA DEBRÉ » ET DE L'ÉTAT FRANÇAIS



Michel Debré est certainement le plus connu des « barons du gaullisme ». Il a joué un rôle très actif dans l'élaboration de la Constitution de la V<sup>e</sup> République. Premier ministre de 59 à 62, il est remplacé en avril par Pompidou. Un an plus tard il est élu député de La Réunion (tout en demeurant l'inamovible maire d'Amboise!) où il devient « Papa Debré », surnom dont émanent de curieux relents, comme on va le voir très vite.

De 1963 à 1982 le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer (Bumidom) enverra plusieurs centaines d'enfants réunionnais en métropole.

À l'origine du déplacement forcé – ce qui s'appelle *déportation* – de plus de 2.000 enfants, orphelins pour un nombre infime, la volonté de repeupler les départements ruraux de métropole tout en allégeant la démographie galopante de l'île. À ces enfants et à leurs parents on promet une vie plus facile, des études, un travail assuré... et un billet d'avion chaque année pour revoir leur pays – ce qui ne se produira **JAMAIS!**

Les « enfants de la Creuse » étaient d'abord regroupés dans un foyer à Guéret avant d'être dispersés dans des départements ruraux, dont l'Oise. Je fis la connaissance de plusieurs d'entre eux dans le foyer J.C.L.T. de Nivillers, près de Beauvais, dès 1965 : Hoarau, Grondin, Moucamouine, Siduron... Au moins, là, étaient-ils bien encadrés, dans un vrai contexte éducatif... Je ne m'étais cependant pas interrogé

sur leur parcours : on les disait tout simplement confiés à l'Aide Sociale à l'Enfance pour des carences éducatives.

La vérité est tout autre. À nombre d'entre eux on a fait croire au décès de leurs parents ou à leur abandon. D'innombrables témoignages font état de courriers jamais arrivés. Cette affaire couvre une infamie d'État que la Justice a soigneusement tue – elle a écarté tous les recours juridiques. Vive le pays des Droits de l'Homme!

Tout au plus, en 2014, sur proposition de la députée réunionnaise Ericka Bareigts, l'Assemblée nationale a-t-elle reconnu la « responsabilité morale » de l'État! Ariane Bois note, tout à la fin de son livre, que, *tout récemment*, le Président Macron a estimé « que la politique menée à cette époque était une faute car elle a aggravé dans bien des cas la détresse d'enfants qu'elle souhaitait aider! ». « Qu'elle souhaitait aider! » On croit rêver d'entendre de telles conneries! Et c'est pour que de telles inepties d'énarques se perpétuent que l'on devrait voter le mois prochain? Non merci! *Mon ker y tourne (J'ai envie de vomir, en créole réunionnais).*

Sur ce crime d'État on lira le livre d'Ivan Jablonka, *Enfants en exil, transfert de pupilles réunionnais en*





métropole (1963-1982), au Seuil (2007) et, d'Ascaride et Vitale, *Mémoire et migration de l'ombre, le cas des Réunionnais de la Creuse*, Solal, 2008. Un documentaire télévisuel de 53 minutes a été réalisé par William Cally, avec la collaboration de l'historien Sudel Fuma. Ce documentaire, intitulé *Une enfance en exil : Justice pour les 1615*, est considéré comme le documentaire le plus émouvant et le plus instructif jamais réalisé sur cette triste histoire.

## LE LIVRE D'ARIANE BOIS

Ariane Bois est romancière et grand reporter. C'est dire que ce roman est soigneusement documenté. Son titre reprend celui d'une marionnette pour enfants, créée par Yves Brunier, qui, de 74 à 82, fut le rendez-vous quotidien incontournable sur TF1 avant d'aller au lit...

Ce texte est écrit en deux parties. La première évoque la déportation – je ne me résous pas à dire *exil forcé* – de Pauline Rivière et de sa petite sœur ; la seconde donne la parole à sa fille, née en métropole.

Pauline a juste six ans quand elle est mise dans un foyer réunionnais puis très vite envoyée en France. Son père, illettré, manipulé par les servi-

ces sociaux, a donné son accord (empreinte de son pouce) : ses filles seront éduquées, instruites, elles feront de longues études, elles apprendront un beau métier, elles reviendront chaque année en vacances ! De combien d'années se punit un tel mensonge par personnes ayant autorité ? Eh bien, rien puisque le *souhait* est de les *aider* – dixit donc le Président...

Très vite les sœurs sont séparées. Pauline se retrouve dans une ferme creusoise, à aider aux tâches ménagères. Elle croise un Réunionnais un peu plus grand qui sert de souffredouleur au père de famille. Un jour il fugue, revient et se pend. Elle apprendra plus tard sa mort dans la rue... Pauline est confiée à une autre famille du centre-ville de Guéret, les Gervais, « *Ce sont tes nouveaux parents* » lui dit l'assistante sociale.

En effet, quelque chose se passe entre eux. Ils l'adoptent et elle devient Isabelle Gervais. En toute légalité, alors même que ses parents sont vivants et ne l'ont jamais abandonnée ! Le pouvoir gaulliste a une conception bien particulière des droits de l'Homme ! À la maison, on ne parle pas d'adoption. Elle a 17 ans quand elle tombe par hasard sur l'acte. Elle demande des comptes, elle se révolte, elle part à vau-l'eau.

Sa grossesse prématurée la stabilisera quelque peu. Elle gardera malgré tout sa tendresse pour les Gervais. Et son prénom d'Isabelle.

C'est sa fille Caroline, jeune adulte, qui raconte la seconde partie. Elle s'intéresse à l'histoire familiale et se rend à La Réunion. Il lui faudra des complicités pour venir à bout des mensonges d'État qui persistent (en l'occurrence ceux dont est dépositaire le Conseil départemental) et rencontrer sa famille : son grand-père, ses oncles ses cousins. Elle apprendra des renseignements cruciaux sur la petite sœur de sa mère – dont celle-ci a perdu toute trace. Et bien sûr elle réussira à venir à bout des blocages maternels pour revenir sur l'île avec Isabelle et Clémence (la petite sœur).

Bien sûr les retrouvailles appellent les sourires mais le gâchis est là. Irréparable.

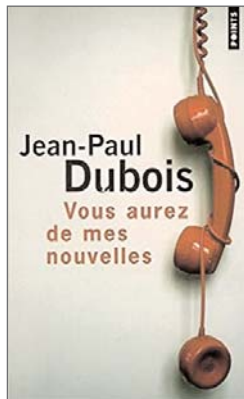
« *Comment renouer avec son enfance, jeter un pont vers celle qui a quitté l'île il y a si longtemps ? Cet homme est mon père, il incarne mon passé. Il va m'ouvrir les portes, me parler de celle qui m'a mis au monde, des frères que je n'ai jamais côtoyés. Sur ce chemin, je veux essayer de la suivre, me laisser guider. Je n'oublie pas la Creuse, je ne coupe aucun lien, je réunis mes racines.* »

Juste en fin d'année, j'ai été contacté par l'un de ces jeunes Réunionnais qui, dans les années 60, sont venus fréquenter le centre J.C.L.T. de Nivillers. Il a aujourd'hui 60 ans, femme et enfants. Il n'est cependant pas un « enfant de la Creuse ». Il veut écrire son histoire, sa femme va l'y aider. Ils m'ont demandé de les accompagner dans cette tâche difficile. On s'y est mis la semaine suivante...

**Roger WALLET**

Jean-Paul DUBOIS

### ÉCRIRE LE VIDE



Jean-Paul Dubois (1950), Goncourt 2019. Journaliste, grand reporter au Nouvel Obs. Vingt romans.

« *Vous aurez de mes nouvelles* » est la 7<sup>ème</sup> de ces 28 nouvelles. Une seule est plus courte encore. Car elle ne fait que 24 lignes, à peine plus de 1000 signes.

« *Le jour se levait. Il était assis dans sa voiture garée le long du trottoir.* » Tout Dubois est là : phrases courtes, directes, sans afféterie. Avec juste ce qu'il faut d'indications pour que le lecteur voie la scène. Ou plutôt la distingue dans une sorte de léger flou ou de clair-obscur. Dubois est de la famille de Morgiève, il peut être parfois aussi de celle de Holder mais avec moins de sentimentalisme. Ici, on est dans le Nouvelle Vague. Les faits, rien que les faits. La solitude de cet homme dans cette ville où il n'a aucune habitude. Il va rallumer le moteur mais « *Avant de démarrer, il sortit de sa poche la lettre que lui avait écrite son fils* »...

L'espace d'un soupir on imagine le fils et la lettre mais l'auteur poursuit sa phrase : ... « *deux jours avant qu'il ne meure dans un accident de la route* ». Et là tout bascule. On ressent le choc dans la poitrine. Derniers mots de la lettre : « *Bientôt vous aurez de mes nouvelles.* » Et du coup l'on gamberge sur l'accident : voulu ? prémédité ? On n'en saura pas plus : il remet le contact. Juste une lueur d'espoir finale : « *Lorsque sa voiture dépassa le carrefour, la lumière du soleil inonda l'habitacle.* »

Telle est la force de l'écriture de Dubois : laisser le lecteur au seuil des émotions, comme le fut l'auteur lui-même quand cette histoire lui vint.

Une seconde nouvelle, « *Face au vent* », 28 lignes, ne cesse de m'émerveiller pour les mêmes raisons que dites précédemment : l'auteur fait son boulot, il livre les faits, au lecteur de les ressentir ; ne pas confondre mots et émotions : les mots ne sont que des signes objectifs, presque tangibles. Dubois est l'anti-Hubert Haddad, l'homme qui croit à l'inspiration - et donc qu'il est inspiré, dans la grande tradition judéo-catholique du « Livre ». Non, Dubois, lui, fait juste son boulot.

« *Elle est morte face au vent.* » Il essaie de la ranimer, en vain, il la laisse sur la plage et rentre chez lui. La force de l'anonymat du « il » qui devient *ipso facto* le lecteur. Il est soudain vide, il se laisse emplir par la vision du paysage, du ciel, quelques souvenirs reviennent... Puis un type sonne, il le fait entrer et rien ne se passe...

Il ne dit rien des sentiments qu'il éprouvait pour sa chienne mais le

vide qui suit dit tout. C'est très cinématographique, très Godard.

La force de ce court texte, c'est sa pudeur, ses silences. Un bon moyen de se repérer dans le monde des auteurs : il y a les bavards, qui explicitent, détaillent, insistent, et ceux dont je me sens proche, les taiseux, les pudiques. Les premiers sont des raconteurs, quasi des conteurs ; les seconds, des gens d'image, des photographes : un cliché pour dire un monde.

Une nouvelle plus longue, dans le même recueil, « *Dialogue au sommet* », rapproche un peu Dubois de Carver, dont on connaît l'écriture *minimaliste*. Un type travaille sur un chantier, en hauteur. Il est sur une poutrelle quand un sacré coup de vent le met en danger. Il y voit un moment critique bon à vivre. Il va en profiter pour formuler des revendications professionnelles dont seul le patron - le patriarche de la famille - aura le cran de venir discuter avec lui sur sa poutrelle... Avant de le virer sans état d'âme au sortir de l'ascenseur ! Dubois choisit là de livrer les péripéties nécessaires à la compréhension des situations mais la chute garde sa violence tranquille.

Je n'ai pas lu son Goncourt. J'ai une sainte horreur des prix littéraires. L'essentiel est que Dubois fasse partie de ma famille...

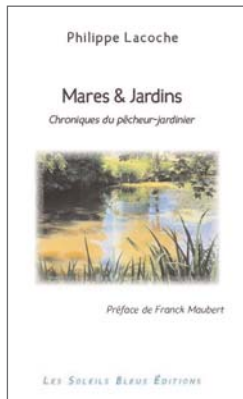
**Marc FRÉTOY**

« *Vous aurez de mes nouvelles* »,  
Robert Laffont, 1991



Philippe LACOCHE

## UNE PANDÉMIE DE TENDRESSE



*Les Soleils Bleus* ont eu la belle idée de regrouper des chroniques publiées dans *Le Courrier Picard* pendant la pandémie : trente parlent de jardins et six de mares. Toutes, de la Picardie où vit l'auteur. Un de ses premiers livres, remarquable, évoquait la *Cité Roosevelt* où il est né, à Tergnier, dont les 13.500 habitants sont donc des Axonais (de l'Aisne) puisque les départements picards aiment se travestir : ceux de la Somme sont des Samariens et ceux de l'Oise des Isariens !

Les chroniques font dans les 1.800 signes, avec un intertitre - on reconnaît là les habitudes du journaliste que fut (reste) Lacoche.

Malgré vingt-cinq ans de fréquentation - au cours desquels nous partageâmes l'aventure associative de *Écrivains en Picardie* et la publication de *Picardie, autoportraits* - je découvrais là un Lacoche que je ne connaissais pas. Et c'est bien ce qui me touche le plus. Je connaissais le Lacoche au verbe haut, volontiers rieur, aux amitiés littéraires affir-

mées du côté des *Hussards* - ce groupe (Blondin, Déon, Roger Nimier, Perret, Kléber Haedens...) des années 60-80 à la droite bien assumée. Le numéro 4 de la revue que je dirigeais aux éditions du Petit Véhicule, *Chiendents*, consacré à Lacoche, portait d'ailleurs comme titre, à sa demande : « *Le hussard d'automne* ».

Il avait encore deux grandes passions - elles lui sont restées. La première était le rock, qu'il évoqua magnifiquement dans un recueil de nouvelles, « *Des petits bals sans importance* » (Le Dilettante, 77). La seconde, je reprendrais volontiers une de ses expressions, c'était « *les petites fiancées* ». Il a longtemps tenu au *Courrier Picard* une chronique dominicale au titre révélateur : « *Les dessous chics* »...

Bref l'homme qui publie « *Mares & Jardins* » a 35 publications à son actif - dont j'ai lu une grande partie - et pourtant il me surprend ! Je ne l'aurais jamais imaginé en jardinier. Je le savais pourtant pêcheur mais un jardin à Amiens, je ne sais pourquoi, cela me paraît improbable. Il pourrait l'inventer mais il pourrait tout aussi bien s'être découvert un nouveau centre d'intérêt. À cause ou grâce au Covid qui a dû sacrément ralentir ses fréquentations littéraires et musicales à Paris ; « *Coup de bêche contre le corona* » est d'ailleurs le titre du premier texte.

Le *Tio Guy*, son voisin horticole, est un de ces terreux détenteurs de l'âme picarde : il a du rustre, du tenace, du savant à qui l'éloquence a été refusée mais qui sait se faire comprendre. Ils parlent légumes et fruits. La pluie joue pleinement son rôle dans le paysage quotidien. Un jour *Tio Guy* sort un vieux radiateur - il doit être en plein rangement - et qu'y voit Lacoche ? « *Une manière*

de Marcel Duchamp arborant son urinoir. » La découverte d'un minuscule hamster mort le plonge dans des abysses de compassion à l'égard de ses *petites fiancées*.

Ceci n'en fait pourtant pas un écrivain naturaliste et il délire sec sur le sosie de Patrick Bruel ou sur une famille d'escargots découverte dans la haie...

La partie « *Mares* » est sensiblement différente, plus journalistique. Il est accueilli par le maire ou un de ses adjoints, il donne des indications sur les plantes et espèces observées. Néanmoins le pêcheur affleure et nous livre ses sensations. C'est aussi l'occasion parfois d'inviter l'Histoire, comme la bataille décisive de Grivesnes, en 1918, à la mare d'Ainval.

Ah si, un point de désaccord ! Il est d'ordre grammatical. Page 39, il écrit, à propos d'un couple de tourterelles : « *Ils (désolé, féministes exacerbées, il y a un mâle et une femelle ; en matière grammaticale, le mâle l'emporte)* ». Or, à la phrase d'avant, il note « *Elles sont belles, douces et fières...* » Sans recourir à la lecture d'un cadeau reçu ce Noël dernier, « *La grande grammaire du français* » (2.500 pages), il est évident que l'on ne peut passer comme cela du *elles* au *ils*, et le mâle restera à jamais une *tourterelle*. Comme Hélène Carrère d'Encausse une curieuse *Secrétaire perpétuelle asexuée de l'Académie française*... Et si, le mois prochain, nous élisons une *Présidente*? Mais Philippe n'a jamais su résister à une petite égratignure bien tendre...

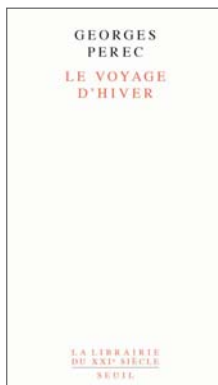
Roger WALLET

« *Mares & Jardins*,  
*Les Soleils Bleus*,  
2021



Georges PEREC

### UN « POLAR » MAGNIFIQUE...



Rien de plus crispant que d'avoir deux livres portant le même titre. En 2011 L'Olivier publiait « *Les petits* » de Frédérique Cléménçon et, une semaine après, Flammarion, sous le même titre, un texte de Christine Angot. Ils avaient une excuse : le titre était libre quand chacun des éditeurs l'avait cherché... Rien de tel avec « *Le voyage d'hiver* », nouvelle de Perec publiée en mars 80 dans le n°18 du bulletin *Hachette Informations*. En 2009 le même titre était pourtant utilisé par Albin Michel pour un roman d'Amélie Nothomb. Certes elle avait l'excuse que son écrit était un roman et celui de Perec une nouvelle d'environ 13.000 signes. Mais je ne sais ce que je dois « admirer » le plus de l'écrivaine belge : son inculture ou son opportunisme. Dommage qu'elle n'en ait pas profité pour emprunter à Perec un peu de son talent...

Car « *Le voyage d'hiver* » G.P. est un chef-d'œuvre. De scénario en premier lieu. Vincent Degraël, un professeur de Lettres, découvre, fin août 1939, chez un de ses amis près

du Havre, un livre de l'auteur Hugo Vernier nommé *Le voyage d'hiver*. Celui-ci contient plusieurs passages empruntant les phrases de nombreux auteurs célèbres de littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, tels que Rimbaud, Mallarmé, Verlaine, etc. Le personnage lisant le livre a d'abord une impression de déjà-vu, avant de reconnaître les emprunts, puis de se rendre compte que l'ouvrage a été publié en 1864, **avant** donc les œuvres dont il a reconnu les passages. Ces écrivains auraient donc « volé » le génie d'Hugo Vernier. La guerre éclate, il est mobilisé et rejoint l'Angleterre. Ses recherches outre-Manche demeureront vaines, tout autant que celles qu'il effectuera à son retour. La maison de son ami a été bombardée et il ne remettra jamais la main sur le livre, que la B.N. semble ne pas davantage connaître... Au terme de trente ans de recherches inutiles, le professeur Degraël meurt à l'hôpital psychiatrique de Verrières. Quelques-uns de ses anciens élèves retrouvent, parmi le tas de documents qu'il laisse, « *un épais registre relié de toile noire et dont l'étiquette (porte), soigneusement calligraphiée, Le Voyage d'hiver : les huit premières pages (retracent) l'histoire de ces vaines recherches...* ». Tout le génie de Perec est dans la dernière phrase : « *les trois cent quatre-vingt-douze autres étaient blanches.* » Il me suffit de relire cette dernière phrase pour savoir quelle réponse donner à la question du hors-série de Libération de mars 85, *Pourquoi écrivez-vous ?* : pour réussir à écrire ça ! Je m'y suis beaucoup employé, je n'ai pas encore réussi...

Je relis les critiques. Deux adjectifs s'imposent : « *étincelant et bref* ». Le titre surgit dès la deuxième phrase (le 113<sup>e</sup> mot quand même !) et, dès

la 10<sup>e</sup> page, Perec joue, mais sans exagération, du pastiche : Corbière, Banville, Moréas, Mallarmé... avec un plaisir non dissimulé. Mais le récit s'impose : la guerre, puis les recherches, les archives détruites... il joue de tous les aléas pour rendre leur issue impossible. Et c'est fait avec tant de naturel que l'on y croit. Jusqu'à la dernière phrase où tout se révèle : l'hôpital psychiatrique, la mort et ce registre aux pages blanches.

Bien sûr on retrouve ici le goût de l'auteur pour la fausse érudition, qui le fait inventer des titres d'ouvrages comme la « *Biographie des hommes remarquables de la France du Nord et de la Belgique* » (mais celle « *de la Flandre* » existe bel et bien). Vimy ne pourra donc s'enorgueillir d'avoir vu naître Hugo Vernier et devra donc se contenter d'avoir été le berceau de... Claude Guéant que la plume pérecquienne aurait sans doute muté en Claude Béant...

Je regrette de n'avoir pas vu, en 2001, la performance de Fanny de Chaillé qui a lu sur scène, tandis que sur écran défilait le texte de Perec, une transcription synonymique écrite par ses soins. L'idée est belle, et oulipienne en diable.

Rémi LEHALLIER

« *Le voyage d'hiver* »,  
Seuil, 1993



## Cette chanson...

« LE GRAND MANITOU »

René-Louis LAFFORGUE

Son nom ne dit plus rien aujourd'hui et, à vrai dire, il n'a jamais été en tête des hit-parades (qui n'existaient pas à son époque). Alors, le voici :



Sa « tronche » dit tout de lui : le sourire enjôleur, le côté un peu mauvais garçon, la tendresse...

« D'origine espagnole et d'inspiration libertaire » dit Wikipédia (1928-1967). Tout à fait ça. Chanteur et comédien (Dullin l'engagea).

Une chanson de lui trotte encore dans les mémoires :

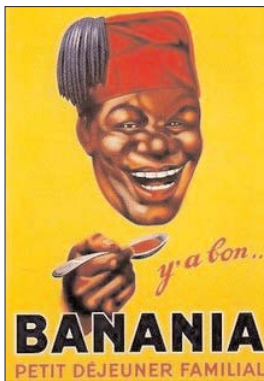
« *Fais-nous danser, Julie la rousse...* »

Il crée, en 1962, le cabaret L'École buissonnière au n° 10 rue de l'Arbalète à Paris, où se produisent notamment Pierre Louki, Bobby Lapointe, Maurice Fanon, Béatrice Arnac. Le cabaret est alors un lieu de rendez-vous des libertaires et pacifistes.

« *Le grand manitou* » date de 1962. Le propos est simple, une sorte de testament : « *Quand je passerai l'arme à gauche / S'il faut*

*me faire pendre ailleurs / Pour le pire et pour le meilleur / Je ne raterai pas le coche. / Par la route la plus directe / Si Dieu n'est pas un chicanier / J'irai jusqu'au Grand Architecte / Le jour du Jugement Dernier.* »

Et il fait l'inventaire de ceux envers qui il souhaite intercéder. La première est cette « *négresse, ma nourrice / Qui m'a donné son lait tout blanc / Permettez, Sorcier tout puissant / Que je ne sois pas un jocrisse / Je dois le jour à ses mamelles / Et c'est pourquoi je fais le vœu / Par ma négresse maternelle / Faites-moi négro dans les Cieux.* » Négresse, négro, jamais cette chanson ne saurait être aujourd'hui diffusée sur les ondes ! Elle s'attirerait les foudres de tous les bienpensants et celles de la Justice.



La loi n°72-546 du 1<sup>er</sup> juillet 1972 interdit *l'incitation à la discrimination, la haine, la violence contre les personnes en raison de leur sexe, orientation sexuelle, leur identité de genre ou leur handicap*. Quand on voit que les « *Dix petits nègres* » d'Agatha Christie ont dû être retirés « *Ils étaient dix* » en 2020 ! Et la négritude dont se sont justement parés Césaire et Senghor ? Le procès serait animé, la défense n'ayant

aucun mal à démontrer, paroles à l'appui, que s'il y a *discrimination* au sens de *différence*, celle-ci va tout à l'encontre du préjudice car elle n'a rien de péjoratif, elle n'a que du mélioratif.

Il poursuit dans le couplet suivant sur un thème encore plus sensible que le précédent - l'esclavage s'estompe dans les mémoires - car il tresse des lauriers à ce « *... Juif errant sur ma route / L'amour n'était pas de l'hébreu / Quand ma bourse sonna le creux / Il m'épargna la banqueroute / Ma bonne étoile fraternelle / Jéhovah, exaucez ce vœu / Par mon Juif et son escarcelle / Faites-moi youpin dans les Cieux.* » Ouh la la ! S'il est un mot qui concentre toutes les dénégations pour racisme, c'est bien celui de *Youpin*. Le dictionnaire d'argot de Léon Hayard (en 1907) le définissait déjà : (péj.) *Désigne de manière raciste une personne juive.*

Raciste, Lafforgue ? Tout le contraire : fraternel. Il poursuit d'ailleurs au couplet suivant avec « *mon Chinetoque* » et « *mon Peau-rouge* » pour conclure « *Que je sois les uns et les autres / Et Rouges et Jaunes et Noirs et Blancs...* » En 62, il aurait pu ajouter « *Les Bicots* » et « *les Bougnoules* »... sans oublier les vagues antérieures d'immigration : les Ritals (merci Cavanna !), les Portos et, l'actualité me le rappelle, les Russkofs.

Le « *Top 10 des chansons contre le racisme et la xénophobie* » ne comporte qu'un titre français, « *L'Aziza* » (1985) de Balavoine. Et même pas « *Lily* » (1977) de Pierre Perret ! Mais la ceinture de bananes de Joséphine Baker ne choque plus personne car sa vie a parlé pour elle. Alors, vive les Nègres et les Youpins !

Léo Demozy



### Jean-Marie Wallet « LE BAOBAB »

Son nom ne nous est pas familier et renvoie à de lointaines contrées énigmatiques. De par son gigantisme et la forme étrange de ses branches les Arabes disent de lui qu'un démon l'a planté à l'envers, les racines en l'air. D'aucuns prétendent que ce serait Dieu lui-même qui, excédé par les plaintes du baobab en raison d'un excès d'humidité, le jeta dans une contrée sèche où il atterrit à l'envers. Les Africains considèrent que l'arbre tire sa force du ciel grâce à ses racines placées vers le haut. Pour nous il évoque quelque géant tantôt débonnaire, tantôt maléfique.

Diable ou dieu, sa filiation ne laisse pas indifférent. Saint-Exupéry dans « Le Petit Prince » affirme que

férence. Quand l'éléphant passe à proximité il paraît bien petit. Il a la peau luisante comme les pachydermes qui le côtoient, grise et lisse. Son épaisseur proche de dix centimètres le préserve des feux de brousse fréquents. Une telle masse de plusieurs tonnes se doit de s'arrimer par un pivot dans le sol. Il complète son ancrage par un réseau de racines radiales qui courent sur le sol. Ça n'empêche pas les tempêtes de bousculer ces géants.

Ses feuilles varient avec l'âge. D'abord simples elles deviennent composées de sept folioles en moyenne, apparaissent avant la saison des pluies et tombent à l'automne. De grosses fleurs blanches apparaissent au bout d'un pédoncule. Leur parfum putride attire les chauves-souris.

Sur la plage de Sakouli (île de Mayotte) j'observais des grappes de roussettes agglutinées le soir dans la masse sombre et compacte contre le ciel incandescent. Spectacle fascinant. Le baobab est prolifique, près de deux cents fruits chaque année contenant chacun deux cents graines comestibles appelées *pain de singe*, que ces derniers se partagent avec les rats, les éléphants, les oiseaux et les hommes. Un

arbre mature peut stocker cent quarante mille litres d'eau en prévision de la saison sèche. Les éleveurs prélèvent ses feuilles pour le fourrage.

Le baobab est l'arbre de la savane sèche en compagnie de l'acacia, du



tamarinier et de l'albizia. Sa présence révèle la faible profondeur de la nappe phréatique. Les villageois le savent qui creusent un puits à proximité. Il est l'arbre de l'eau, de la vie. Il est aussi arbre de mort, sépulture des griots dépositaires de la tradition orale occupant le bas de l'échelle sociale. On les embaumait, les mettait debout, leur corps ne touchant pas la terre pour ne pas la rendre impure. Cette pratique cessa en 1962.

Certaines tribus du Zambèze prétendent que quiconque ramasse ses fleurs sera la proie du lion. D'autres prétendent que boire de l'eau contenant des graines de baobab protège des attaques de crocodile. Étrange pouvoir de cet arbre vénérable. En Zambie, on raconte que le python qui vivait dans le baobab et tué par un chasseur blanc se réveille la nuit et les habitants entendent ses sifflements. Dans le Parc National se dresse Kondanamwali, « l'arbre qui mange les jeunes filles ». Les nuits d'orage, on peut entendre les pleurs des jeunes filles emprisonnées.

Il est aussi un point de repère dans la savane, un cabanon pour les outils, une réserve d'eau, un abri pour lézards, oiseaux, serpents, un confident.



cet arbre diabolique doit être éliminé mais les troupeaux habitués à manger les arbustes sont bien en peine de s'attaquer à ce géant. L'arbre bouteille est atteint de gigantisme, vingt mètres de circon-

## « LE SORBIER DES OISELEURS »



Il éloignait la foudre, les esprits maléfiques et les sorcières.

Cousin du sorbier domestique communément appelé *cornier*, très différent d'allure. Ses fruits d'un rouge écarlate incendient sa cime à la fin de l'été et appellent les oiseaux à les piller. Ces fruits âpres régalaient les grives. C'est un arbre de petite taille au port buissonnant. Une fois leur festin achevé, les oiseaux se vidaient sur la neige qui devenait toute rouge puis s'envolaient vers un autre sorbier. Boris Pasternak les observait en Sibérie : *« Entre les oiseaux et l'arbre, une sorte d'intimité s'était établie. Il semblait leur donner le sein comme une mère à son nouveau-né. »* Charmant tableau extrait du *Docteur Jivago*. Les paysans les piégeaient alors à la glue ou les tiraient au fusil. Mario se souvient ses jeux d'enfant : *« Après avoir évidé une branche de sureau, nous nous en servions comme d'une sarbacane pour nous lancer dessus les baies qui gonflaient nos poches. Les filles en faisaient des braccetelets et des colliers. »*

Très souple il s'adapte à tout type de station et peut vivre cinq siècles. Ses feuilles sont composées d'une quinzaine de folioles dentées et pointues. Jeunes, elles sont duve-

teuses. Son écorce est gris cendré, luisante et lisse. Elle fonce et se craquelle avec le temps. L'arbre s'arrime au sol grâce à un pivot. Les sorbes sont astringentes. Pline le qualifiait d'*arbre heureux* en raison de ses baies.

Son bois au grain fin se prête très bien au tournage. Il est également apprécié par les graveurs et les luthiers. C'est un petit arbre lumineux et sa présence dans un alignement enchante la cité. Au milieu de la forêt il se repère de loin et si vous peinez à l'identifier, il n'en est pas de même des oiseaux.

## « L'IF »

Il n'est pas à une contradiction près : conifère mais non résineux. Il affiche une extraordinaire longévité et recèle un poison mortel dans ses branches et ses feuilles dont paraît-il cinq cents grammes suffisent à tuer un cheval. Les plus beaux bâtons de marche sont faits dans son bois d'un joli brun-rouge. On mentionne des vestiges d'if âgés de cent vingt millions d'années. De tout temps l'homme s'est méfié de ce solitaire habitué à l'ombre. Adeptes des taupières tel le buis il se laisse tailler et prend d'étranges formes. Il est dédié à la gardienne de l'enfer. Arbre sacré des druides, brandir une branche d'if appelait le mauvais sort. Les Bretons à l'inverse ornaient leur chapeau d'un brin d'if le jour des Rameaux. Mattioli affirme que les oiseaux qui consomment ses baies deviennent noirs. Les feuilles d'if pilées neutraliseraient la morsure de la vipère.

Amoureux de l'ombre et l'humidité, il fréquente les pentes des montagnes, les vallons secrets et sa croissance est lente. En Écosse on le dit âgé de plus de deux mille ans. Dans les Apennins, à proximité de l'ermitage de Fonte Avellana, un if millé-

naire atteint quinze mètres de haut et cinq de circonférence. Une grotte dominant la mer de Ligurie abriterait un bouquet d'ifs de quarante centimètres de haut, semblables à de petites stalactites, merveille de la nature selon Mario. Ils semblent âgés de cent cinquante ans. On le retrouve de la Scandinavie à l'Algérie. Il arbore souvent une allure buissonnante. Son tronc trapu est recouvert d'une écorce rougeâtre évoluant en plaques. Ses branches sont alternées. Ses rameaux verts portent de petits bourgeons. Ses feuilles molles sont disposées en spirale autour du rameau. Vert foncé dessus, plus claires sur la face inférieure. Dioïque, l'if ne porte que des fleurs mâles ou femelles qui fleurissent à la fin de l'hiver. Le fruit d'un rouge laqué contient une graine bleuâtre. Les oiseaux sont très friands de ces arilles. Ses feuilles elles sont redoutables et ne doivent en aucun cas servir de fourrage aux bestiaux.

Le bois d'if est très prisé. Il possède un aubier jaunâtre et un duramen pourpre. Son grain très fin se prête merveilleusement à l'ébénisterie, la tournerie, la sculpture, la confection d'arcs. Oetzi, le chasseur emprisonné dans les glaces du Tyrol depuis cinq mille ans, possédait un arc en if.







## « LA SARDINE »

### Balade gastrophile autour du « poisson »

*"Libérez les sardines ! Et y'aura plus de mareyeurs !"*

Léo Ferré



Ah! La sardine "qui a bouché le port de Marseille"... Cette histoire à dormir debout est née d'une coquille malicieuse. Une simple lettre prenant la place d'une autre. Un **d** jetant à l'eau le **t** de Sartine, le bateau d'Antoine de Sartine, ministre de la marine sous Louis XVI. Une histoire à vous couper le souffle et à en perdre la tête. Bref, une histoire de mer. Mer dans laquelle vit en banc géant la sardine, petit poisson aux écailles d'argent et bonheur gourmand des vacanciers.

Vous l'avez compris avec cette sardine débute mon propos autour du "poisson".

À l'évocation du mot *sardine* émerge déjà à ma mémoire un souvenir de centre de vacances. Pendant les trois séjours que je dirigeai dans cette colonie maternelle elle a été toujours là, cette boîte de sardines pour collectivité. Posée sur une étagère du bureau elle trouvait une utilité bien pertinente, celle de maintenir debout une pile de livres pour enfants à l'usage des animateurs pour les lectures du soir.

Il n'était pas question pour moi de les servir à table (celles-ci et d'autres) en entrée comme dans la cantine de mon enfance avec une feuille de salade et un petit morceau de beurre.

Nous avions, mon épouse et moi, d'autres ambitions pour le poisson. Il serait servi en plat principal, en quantité et en qualité. C'est ainsi que progressivement le cabillaud arriva régulièrement sur la table des enfants.

Une histoire intéressante (dont j'ai été le témoin) mérite ici d'être racontée, celle de l'arrivée de l'inspecteur vétérinaire au moment du déjeuner dans un des séjours d'une autre colonie maternelle.

Sur le feu finissait de cuire le pot-au-feu et l'odeur était agréable. Enfilant sa blouse blanche (qu'il trimbalait roulée sous son bras) l'inspecteur demande ce qui est en train de cuire. La cuisinière lui explique. Alors soulevant le couvercle de la marmite il y mit deux doigts, prit un morceau de poisson, goûta et s'exclama "Mais c'est du cabillaud!" "Oui, monsieur l'inspecteur, c'était du cabillaud ce

jour-là. Apprécié par les cinquante enfants de 4/5 ans et les vingt adultes du séjour." (Rosset, 2017, p. 76) Un pot-au-feu de poisson cuit "rosé à l'arête"<sup>1</sup> et servi avec une mayonnaise à l'ail pour le poisson et un beurre monté pour les légumes.

J'aurai bien voulu moi aussi dans mon enfance avoir ce poisson dans mon assiette. Hélas, ma mère avait choisi ce vendredi le maquereau. Ainsi, elle "avait entrepris ce jour-là de me faire avaler ce plat rempli d'arêtes qui depuis plusieurs heures refroidissait et gélifiait dans mon assiette, agrégeant les unes aux autres ces arêtes maudites. Mon corps refusait. Chaque sanglot de ma part suscitait la colère de ma mère... Je ne sais plus qui d'elle, de moi ou du poisson, céda le premier." (Rosset, 2015, p. 62)

En vieillissant, j'ai pris de l'assurance et acquis, en même temps, le goût de ce type de poisson. Ainsi maquereau (que des amis m'offrent régulièrement de leur pêche bretonne), hareng, merlan ou mullet se retrouvent sans souci dans mon assiette...

Il y a aussi la truite. Ah! La truite, mise en musique par Schubert... Le texte intégral des paroles se trouve sur internet: "Voyez au sein de l'onde ainsi



qu'un trait d'argent/La truite vagabonde braver le flot changeant". Les Frères Jacques aussi chantent la truite mais leur propos est bien différent. Je vous ferai grâce de leurs paroles...

Quittons cette digression musicale et revenons à nos assiettes (j'avais failli écrire, porté par l'expression populaire, "à nos moutons"). D'aussi loin que je me souviens je n'ai jamais revécu cette expérience du maquereau. Par contre un autre nom revient à ma mémoire. Il s'agit de la rousette (au squelette cartilagineux) que ma mère faisait cuire tout simplement au four. Je n'aimais pas beaucoup, malgré son absence d'arêtes, ce poisson au goût bien fade.

De mon enfance et de mon adolescence je ne retiens que ces deux poissons. Il y en a eu sans aucun doute quelques autres, peut-être le colin noir, mais ma mémoire ici fait me défaut.

Bien plus tard, adulte et marié je découvrais, grâce à mon épouse, l'aile de raie et le grenadier. J'appréciais ce dernier. Je lui trouvais, cuit à la poêle avec un morceau de beurre, un goût de coquillage... Hélas, pour le gastronome, aujourd'hui ce poisson vivant dans les abysses est une espèce menacée. Et sa pêche est interdite depuis 2017

dans les eaux européennes au-delà de huit cents mètres.

Cuisinant avec mon épouse les grands cuisiniers<sup>2</sup>, quelques recettes - réalisées pour des amis ou pour certaines circonstances familiales ou autres - restent bien vivantes dans ma mémoire.

Celle, par exemple, du *Bar aux algues* de Michel Guérard



(1978, pp. 277-279) l'un des fondateurs de la "nouvelle cuisine" que nous avons quelquefois réalisée pour de belles occasions. Trois ingrédients constituent cette recette: le bar, les algues et la sauce vierge (tomates, ail, cerfeuil, persil, estragon, grains de coriandre et huile d'olive) ou à défaut plusieurs grosses bottes de persil plat ou frisé. D'autres poissons peuvent remplacer le bar: saint-pierre, dorade, lotte, lieu... écrit-il page 279. C'est une recette très facile qui offre de multiples possibilités.

Notons encore *Les petits rougets de mon ami Pierrot* de Roger Vergé, (1978, p. 159). Cette recette imaginée par son ami Pierrot, le pêcheur, trouve dans son livre la place (gourmande) qu'elle mérite.

Et aussi le *Panaché de six poissons "ajano"*. (Troisgros, 1977, pp. 176-177) Le rouget fait ici bon ménage avec le loup (bar),

la daurade, la rascasse, la vive et le barbu. Le lecteur intéressé trouvera sur internet cette recette sous le nom *Panaché de poissons à la jeannot* de Pierre Troisgros (1928-2020). En



2014 ce dernier - avec la complicité active de la comédienne Marthe Mercadier (1928-2021) - nous entraîne dans la réalisation de ce plat créé par son frère Jean (1926-1983). Nous avons, mon épouse et moi, réalisé celle-ci pour trente personnes à l'occasion du mariage d'un ami. C'est une recette simple. Sa principale difficulté réside dans la juste précision de la cuisson (et la fraîcheur) des poissons.

Si régulièrement le saumon arrive sur notre table nous n'avons jamais été tentés de cuisiner celui-ci avec de l'oseille comme les Frères Troisgros alors que ces derniers en ont fait une de leurs recettes emblématiques. (Troisgros, op. cit., pp. 158-159) Un reportage de *Midi en France* du 27 janvier 2014 mon-



tre le chroniqueur gastronomique Vincent Ferniot réalisant cette recette sous l'œil et les commentaires de son créateur le chef triplement étoilé, Pierre Troisgros<sup>3</sup>. Cette recette a fait également - sous la plume de Camille Labro - l'objet d'un article dans *Le Monde* du 23 octobre 2014<sup>4</sup>. La vue et la lecture concernant cette recette réveillent à elles seules des sensations agréables préalables à la gourmandise et à la convivialité!

Ainsi, cette description d'un menu de poissons de Philippe Crognier (que certains d'entre nous connaissent) dans *Tête de piaf*: "Au menu, il y a de l'anguille en matelote, du rotengle et de la tanche au four, à la moutarde et aux oignons, du gardon à la poêle..." (Crognier, 2007, p. 60)...



L'anguille avant...  
... et après l'intervention  
de Philippe Crognier



Avec cette dernière évocation gourmande j'arrive, émoussillé, à la fin de mon propos.

C'est vendredi. Devant le poisson dans mon assiette je me pose une question. D'où vient-il? Ne sachant pas j'imagine une réponse. Il fuyait (échappant ainsi à la friture) les eaux de l'île anglo-normande de Guernesey à la seconde même où il a été péché. Alors, me dis-je, pour me rassurer ce poisson est dorénavant bien français...

Dans son récent aquarium parallélépipédique mon poisson rouge sautille et fait des bulles. J'en déduis qu'il me dit que j'ai raison.

À Marseille, dans le Vieux Port, une sardine frétille n'avait-elle pas en 1780, aux dires de ses ancêtres, bouché l'entrée du port...

**Pierre ROSSET,**  
**alias LE Gastronomologue**

#### Notes

1. Une manière de cuire le poisson en laissant un peu de sang le long de l'arête. Cuit comme cela le poisson garde toutes ses saveurs.

2. Nous avons de nombreux livres de la collection "*Les recettes originales de*" éditée chez Laffont.

3. <https://www.youtube.com/watch?v=gCzlkRNEpZI>

4. [https://www.lemonde.fr/m-styles/article/2014/10/23/l-escalope-de-saumon-a-l-oseille-de-la-maison-troisgros\\_4510760\\_4497319.html](https://www.lemonde.fr/m-styles/article/2014/10/23/l-escalope-de-saumon-a-l-oseille-de-la-maison-troisgros_4510760_4497319.html)

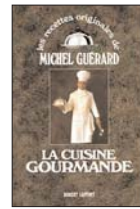
#### Références

**Crognier, Philippe** (2007), *Tête de piaf*, Abel Bécancs.

**Ferré, Léo,** *Il n'y a plus rien, Avec le temps*



(1960-1974), volume 9, 1973-1974.



**Guérard, Michel,** préf. de Claude Lebey (1978), *La cuisine gourmande*, Paris, Robert Laffont.

**Les Frères Jacques** (2012), "*Le complexe de la truite*", "*Le tango interminable des perceurs de coffres forts*", Musiques du monde.

**Rosset, Pierre** (2017), *La cantine. Ventre de l'école?*, Paris, L'Harmattan/ Les écrits de Buc ressources, 228 p. Préface de Philippe Crognier, Postface de Guy-Noël Pasquet.



**Rosset, Pierre** (2015), "*Le corps mangeant. Pas de danse vers la désespérance?*", Cultures & Sociétés - Hors champ, n°35, juillet 2015, pp. 60-69.

**Schubert,** *Trout Quintet* (2004), A "*The Trout*" D667, Schubert, Erato.



**Troisgros, Jean et Pierre,** préf. de Claude Lebey (1977), *Cuisiniers à Roanne*, Paris, Robert Laffont.

**Vergé, Roger,** préf. de Claude Lebey (1978), *Ma cuisine du soleil*, Paris, Robert Laffont.



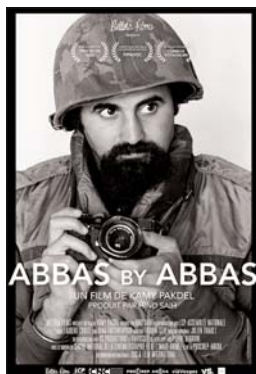
« Le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel  
ou ne sera pas. »

Citation attribuée à  
André Malraux

« Reste à savoir de quelle spiritualité il s'agira. Entre le retour du religieux, la vogue des sectes, l'attrait pour la philosophie, la quête de sens et d'éternité, l'aspiration à un ailleurs ou autrement, toutes les voies, individuelles ou collectives, sont possibles comme antidote au matérialisme sous toutes ses formes. » (L'histoire en citations)

*NDLR - La citation, selon son usage, balance entre spirituel et religieux. Peu importe car il s'agit d'une infox. Dans une interview au Point du 10 décembre 1975, Malraux est explicite : « On m'a fait dire que le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux. Je n'ai jamais dit cela, bien entendu, car je n'en sais rien. »*

### ABBAS BY ABBAS



En plus de la bande dessinée, j'aime la photographie et principalement le photojournalisme. La chaîne parlementaire m'offrit un cadeau de Noël, « *Abbas by Abbas* ». Le documentaire d'une heure est décliné en dix chapitres.

Rappelons qu'Abbas (Attar) est un photographe franco-iranien (agences Gamma, Magnum...) décédé le 25.12.2018. Il couvrit nombre de conflits puis, à partir de 1987, il explora le monde religieux ; islam, christianisme, animisme, bouddhisme, hindouisme, judaïsme.



« Comme il a toujours voulu garder la main sur ce qu'il faisait, il a transformé ces dix émotions en dix thèmes qui structurent aujourd'hui le documentaire : la surprise, la violence, le fanatisme, l'humiliation, les douleurs, le chaos, la dérision, la spiritualité, la beauté et la tristesse. Et pour chacun, il a proposé dix photos qui constituent sa vision de la thématique. Ce qui représente au total une centaine de clichés. »

« En 2016, il avait alors 72 ans, j'apprends qu'il annule tous ses rendez-vous et ses voyages pour travailler sur une monographie. Je me dis qu'il se passe quelque chose. Je l'appelle et on se donne rendez-vous. Je ne l'avais pas vu

depuis six mois, mais c'était comme si dix ans étaient passés tellement il avait changé.

Abbas était très pudique, il ne m'a pas parlé de sa maladie. Il m'a juste dit : "Si tu veux que l'on fasse le film, c'est maintenant. Nous n'avons pas beaucoup de temps." »

*le réalisateur Kamy Pakdel*



Quelque 20 ou 30 ans après ce cliché, Abbas dira de cet unique Blanc, formateur d'une légion de futurs flics : « C'était un brave type, en fait, formaté pour ce boulot-là à l'époque ! À sa retraite, on le voit sur son fauteuil de vieux, reconnaître que le régime de l'apartheid était cinglé. »

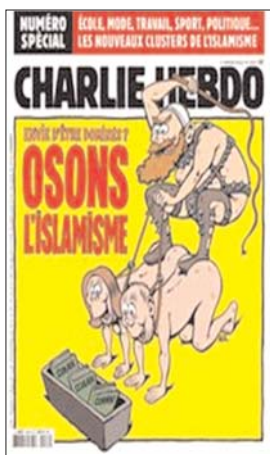
On dit parfois la même chose à propos des kapos des camps de concentration. : « ils taf-faient ! » C'est incroyable jusqu'ou va l'ignominie.

Dans ce que je n'arrive pas à nommer littérature, j'ai fait l'effort de reprendre la lecture d'un individu que je n'apprécie pas. Il s'agit de « *Soumission* » de Michel Houellebecq. Il n'a, à mes yeux, que l'intérêt quasi-divinatoire comme l'eut George Orwell avec « *1984* ». Sauf

qu'Orwell ne parla que de la future société tandis que Houellebecq me gonfle avec son alcool, sa bite et sa misogynie. Les thèses développées dans ce bouquin sont-elles lucides? En tout cas, elles sont alarmantes, bonnes pour Zemmour.

D'où cette question pré-électorale: «Où qu'est qu'on va ma p'tite dame?» Où va nous emmener ce futur printemps covidé? Peut-être à la révolte que j'aimerais mais qui m'inquiétera car je vieilliss...

J'ai aussi lu le n° spécial 7 ans de Charlie.

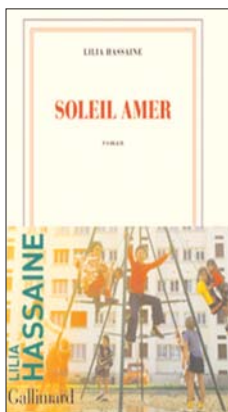


Ils cognent fort et lucidement sur la religion qui pousse en jardinière! Pour moi, Charlie et Fakir, même combat salutaire. C'est mieux que la littérature citée plus haut. Nous baignons dans le sociétal religieux en ce moment!

J'ai aussi visionné une série Canal+ (de 6 épisodes) intitulée *Les sauvages* qui nous présente un

Barack Obama maghrébin à la présidence.

Puis, j'ai lu une jeune femme.



«Avec ce second roman, Lilia Hassaine aborde la question de l'intégration des populations algériennes dans la société française entre le début des années 60 et la fin des années 80. De l'âge d'or des cités HLM à leur abandon progressif, c'est une période charnière qu'elle dépeint d'un trait. Une histoire intense, portée par des personnages féminins flamboyants.»

4<sup>e</sup> de couverture de Gallimard

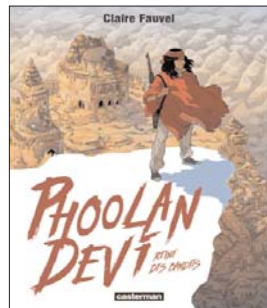
*Pour me dégourdir la tête, je vais aller bretonner, ou encore têter les embruns de la plage Saint-Marc de Tréveneuc. Cette putain de religion sera encore dans mes pattes, puisque ladite plage*



est dotée de sa chapelle. Bordel!

J'ai dégotté un roman graphique qui, j'en suis certain, va me passionner.

## PHOOLAN DEVI



Cette femme de nationalité indienne, née dans une basse caste, fut mariée à 11 ans puis devint paria quand ses parents la firent divorcer. Adolescente, elle fut enlevée par des bandits, le chef l'épousa avant d'être abattu. Alors elle se mua en chef de gang afin de se venger. Elle se rendit en 1983 et fut inculpée de 48 chefs d'accusation (assassinats, pillages, incendies...). Après onze ans de prison, elle fut libérée sans procès et, en 1996, elle fut élue députée. Elle fut assassinée en 2001.

France Culture lui a consacré deux reportages écoutables sur le podcast « Sur les docks » du 09/03/15.

« Sa transformation n'est pas unique, mais s'inscrit dans une relation historique liée à la région où elle grandit. Dans la vallée de la Chambal, au nord de l'Inde, on se raconte de génération en génération les exploits des

dacoïts, ces bandits indiens qui terrorisent et fascinent à la fois. C'est la grande pauvreté de la population rurale qui les engendre. La situation géographique de la région, au croisement de trois états, leur permet d'échapper aux poursuites judiciaires en changeant de

juridiction. Et enfin, les « ravines », formations rocheuses qui rappellent le grand canyon américain, sont pour eux une cachette idéale.

N'oublions pas que malgré la loi indienne interdisant théoriquement toute discrimination liée aux castes, au quotidien les

inégalités persistent.

Le combat de Phoolan est donc double : il se fait à la fois contre l'ordre religieux des castes, et contre la puissance du patriarcat qui régit encore les rapports hommes/femmes de l'Inde rurale. » (Claire Fauvel)

TU ES SÛREMENT DÉJÀ AU COURANT, MAIS JE VOULAIS TE L'ANNONCER DE VIVE VOIX.



L'UTTAR PRADESH A RETIRÉ TOUTES LES CHARGES QUI PÈSENT CONTRE TOI, TU SERAS BIENTÔT LIBRE !



MERCI, MADAM! BEDI.

"LIBRE". POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS DES ANNÉES, J'OSE LAISSER ENTRER CE MOT DANS MA TÊTE.



ENFIN LIBRE,



APRÈS TOUT CE QUE J'AI ENDURÉ.

Petit dialogue :  
« Dis, Bare Lal, tu as dit que Vikram devait me donner de l'a-

mour... qu'est ce que c'est? Ça se mange? » « L'amour ne se mange pas, alors, ce n'est pas un

gâteau. C'est ce qui unit un homme et une femme. » « Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

À moi qui n'ai connu que la violence... l'amour fait très peur.»

Phoolan est surprenante, sa vie d'esclave rebelle est exemplaire.

*Scénario et dessins Claire Fauvel, chez Casterman*

Juste avant les prémices d'une bonne grosse guerre poutinienne, j'ai découvert

## CÉZEMBRE



«Le bombardement de Cézembre par les Alliés a lieu lors de la libération de Saint-Malo en août 1944. La petite île côtière de Cézembre, située au large de Saint-Malo dans le nord-est de la Bretagne, fait partie de la défense du port. Elle est fortifiée par les Allemands à partir de 1942. La garnison est composée d'environ 400 soldats allemands de la Kriegsmarine, rejoints par des soldats italiens de la Première division Atlantique de fusiliers marins en juillet 1943.»

Wikipédia

Je ne connaissais pas cet épisode de la libération de Saint-Malo.

La ville fut tout simplement quasiment rasée par l'aviation américaine, mais le plan Mar-

shall avait tout prévu, ses dollars ont permis de reconstruire afin d'y faire de belles chambres d'hôtes style «airbnb» (j'exagère un peu)! Ce sont de sacrés financiers! Ils ont d'ailleurs renouvelé ce procédé au Kosovo en fin de vingtième siècle. Poutine agira-t-il de même avec l'Ukraine?

«À la fin des combats, la majeure partie de Saint-Malo intra muros, la partie historique de la ville, est détruite à 85%. Le port est inutilisable par les Alliés. La reconstruction commence dès le lendemain de sa libération par le déblaiement des décombres et s'achève en 1972, avec la restauration du clocher de la cathédrale Saint-Vincent.»  
Wikipédia

Lorsque je me promenais sur les remparts de Saint-Malo, j'arrêtais mon regard sur l'îlot du Grand Bé où repose Chateaubriand; je ne connaissais pas l'existence de cette île!



Il faut reconnaître que le lieu reste possiblement dangereux à cause des bombes et mines qui jonchent encore son sol. Cette île confiée au Conservatoire du Littoral depuis 2017 n'est autorisée que pour un chemin strictement balisé!

«Cézembre», 2 BD de Nicolas Malfin, chez Dupuis (2012, 2019)

*Le printemps arrive bientôt, Poutine me gâche l'espoir. Je vais m'appliquer à goûter les fleurs qui poussent dans le jardin...*

Ce matin du 05 mars 2022, j'ai entendu François Ruffin en matinale d'une radio. Il retournera aux urnes lors des prochaines législatives, il considère son boulot de député de la Somme comme un porte-parole des métiers du lien, il les nomme les ignorés, ceux qui ont bossé pour vider nos poubelles ou bien changer nos couches «confiance». Ruffin a réussi à faire voter un 13<sup>e</sup> mois au bénéfice des femmes de ménages de l'Assemblée nationale qui se lèvent tous les jours à 4 heures du matin! Il peste contre l'actuel président qui, il y a cinq ans, s'était présenté sans programme et qui cette fois-ci se présente sans campagne, sans débat! Il voudrait être un candidat de la joie en opposition à la résignation et à la désespérance.

Il a parlé d'un bouquin qu'il vient de lire: «Histoire d'un Allemand - souvenirs 1914/1933)» de Sebastian Haffner chez Actes Sud.

## HISTOIRE D'UN ALLEMAND

Il y explique comment le peuple allemand a sombré dans la dépression qui fit le lit du nazisme... *Afin de lutter contre la résignation et la désespérance, j'ai décidé que j'irais encore voter cette fois-ci!*



« Sebastian Haffner est la preuve vivante que, lorsqu'une personne voulait, à cette

époque qui par ses effets englobe tout entière la nôtre, comprendre ce qu'il avait (ou presque), sous les yeux, en tout cas à portée de regard (du moins pour qui savait lire), il lui suffisait de les ouvrir, et de ne pas se boucher les oreilles, comme si le moindre des événements survenant dans sa vie minuscule contenait *dans une coquille de noix le Troisième Reich tout entier*. Sa finesse d'observation lui permet de voir de menus détails *comme dans un microscope : de tout près, avec un grossissement qui en révélait tous les détails*, sa hau-

teur d'esprit l'empêche de sombrer dans cette camaraderie insouciant et coupable qui a galvanisé l'Allemagne et qui, selon Sebastian Haffner, a avili les Allemands *plus que nulle autre chose* en les faisant sombrer dans l'*euphorie collective* et l'*abjection infra-humaine*.

Finalement, l'homme libre est, toujours, celui qui veut le rester, et ne cède pas à la tentation de se vautrer dans le borborygme des déclamations en chœur. »  
*Juan Asensio*

**chronique de  
 Michel Deshayes**

## Cette chanson...

« MATHIAS »  
 par GRIBOUILLE



Elle fut mon premier amour. Je l'entendis un soir de juin 1965 chanter dans le juke-box du bistrot où je passais mes soirées. Ce n'était pas moi qui avais mis la chanson. Moi, j'étais trop classique pour ça : Brassens, Ferré, Brel, Barbara (*Nantes, Dis, quand reviendras-tu?*)...

Je griffonnais un poème sur

mon carnet quand la musique démarra et, tout de suite, la voix me happa. Une voix forte, énergique, grave à la Brel, sans rien de métallique...

*C'est pas la croix, pas la bannière / De saluer tous les amis / Et de graver sur une pierre / Que les copains s'en restent ici / Viens-t'en, Mathias, il faut rentrer / Cette fois-là c'est la dernière / Arrête, Mathias, de tant pleurer / Pour trois copains morts à la guerre...*

Un coup de couteau. On sortait de la guerre d'Algérie et déjà on ne pouvait plus croire au Général, ce héros de la Résistance qui n'avait rien compris aux revendications du FLN. On n'avait pas vingt ans mais on savait que l'Histoire ne sert à rien et entendre une voix de jeune femme le chanter (Gribouille avait 25 ans), cela me bouleversa. Et le refrain tomba :

*Tu parles trop, Mathias / Il faut chanter / Tu nous ennues, Mathias / Il faut danser / Nous*

*on s'en fout, Mathias / De ton passé / Encore un verre, Mathias / Et va danser, danser, danser...*

En dépit des paroles, il n'y avait nulle indifférence chez Gribouille, plutôt la volonté de dire à ceux qu'on nommait grands que la vie était plus forte que leurs saloperies. Ce soir-là, en deux minutes - le temps de la chanson - je décidai de me déclarer objecteur de conscience.

Gribouille - je l'ai vue interpréter *Mathias* sur Internet - avait une gestuelle à la Brel, elle appuyait son texte bref sur un simple frottement des pouces sur les index. Elle avait une rondeur dans le visage et dans la voix, une sensualité intérieure.

Sur le jukebox il y avait une autre chanson d'elle, « *Mourir demain* », ce qu'elle fit trois ans plus tard, d'un mélange de barbituriques et d'alcool.

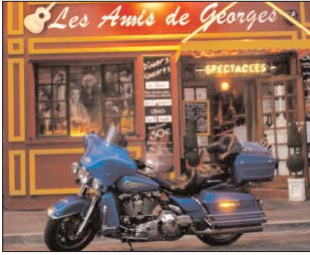
Gribouille, ce fut ma première *dame brune*. Si elle avait vécu, elle aurait écrit « *Ma plus belle histoire d'amour* »...

**Léo Demozay**



## Dehors les mots !

On ne peut pas rester sans rien faire devant cette monstruosité d'agression russe. Oui mais tout ça c'est des mots ! Eh bien, justement, les mots : pourquoi ne déciderait-on pas de boycotter les mots d'origine russe ?



Bon, j'ai l'idée mais qu'en faire ? Le premier truc qui me vient est de revoir Brassens. « *Le bistrot* », on doit pouvoir le débaptiser. Je m'y essaie. Oui, car le mot *bistrot* viendrait du russe et voudrait dire *Vite!*, allusion au fait que, pendant la campagne napoléonienne de Russie, les hussards français avaient l'habitude de se rendre dans les tavernes russes. Lorsque les cosaques les voyaient débarquer, ils finissaient rapidement leurs verres en employant cette expression qui voulait dire en gros « magne-toi de finir ton verre, y a ces gros cons de Français qui arrivent »...

### *Le bistrot troquet*

*Dans un coin pourri / Du pauvre Paris / Sur une place / L'est un vieux ~~bistrot~~ troquet / Tenu pas un gros / D'équeulasse*

Le mot revient au 5<sup>e</sup> couplet :

*Qui vient en rang / Comme des harengs / Voir en face / La belle du ~~bistrot~~ caf'ton / La femme à ce gros con / D'équeulasse*

Bon, pas de souci... Ça marche aussi sans problème avec « *Mon*

*bistrot préféré* » de Renaud, comme avec le poème de Bernard Dimey, « *Le ~~bistrot~~ d'Alphonse* » :



*C'est au ~~bistrot~~ d'Alphonse, entre onze heures et minuit, qu'on est venus, trente ans, se tourniquer la gueule Et se pourrir le foie, un peu toutes les nuits.*

Je repense tout à coup à Georges Ulmer...

*Un p'tit jet d'eau  
Un' station de métro  
Entourée de ~~bistrots~~,  
Pigalle.*

Ouh la ! Trois rimes en O ! Pas facile...

*Des cabarets  
Des tapins gentilles  
Et des tas de troquets,  
Pigalle.*

On perd un peu le sens, c'est un peu trop direct... Je tente...

*Un' p'tit' fontaine  
La métropolitaine  
Et tout plein de tavernes,  
Pigalle.*



C'est mieux... Bref, on voit que ce n'est pas trop compliqué. Mais *bistrot*, ce n'est pas

un mot « noble », ce n'est que de l'argot. Je cherche d'autres mots originaires du russe. Presque tous portent la marque de leur atavisme et ne s'utilisent guère en dehors de leur territoire - steppe, kholkhoze, apparatchik, chapka... - sauf bien sûr le mot *vodka*... On me signale *icône* ; je veux bien mais le grec l'avait déjà inventé...

Ah ! Se présente *robot*... que porta aux nues le grand écrivain russe Isaac Asimov avec son « *Cycle des robots* » qui comporte quatre romans et quatre recueils de nouvelles, édités entre 1953 et 1986. Je me demande par quoi le remplacer et ne trouve qu'*automate*. Trois syllabes (à l'oral) au lieu de deux, pas facile à utiliser...

J'ai alors l'idée de consulter la notice biographique d'Asimov. Né en 1919 (ou 1920) à Petrovitchi, près de Smolensk, il émigre aux États-Unis trois ans plus tard. Il est précisé qu'il n'apprit jamais à parler russe ! Un bon point.

Ce n'est pas tout. Voulant m'assurer de l'étymologie de *robot*, mon Petit Larousse indique qu'il s'agit du tchèque *robota* et que le mot a été en effet inventé par les frères Karel et Josef Capek en 1920, sous la première République tchécoslovaque !

Ouf ! Sauvé ! Le russe ne nous a donc apporté aucun autre mot courant que *bistrot* !

Et l'ukrainien, alors, nous aurait-il donné du vocabulaire ? Hélas ! Il a eu tellement de mal à exister à côté du russe, il a été tellement méprisé, combattu, interdit selon les époques qu'il n'a pas eu le temps d'essaimer.

Rémi LEHALLIER



## « SOUVENIRS HEUREUX DU TEMPS QUI PASSE »

### Coupe-jarret et autres (petits) récits

*À l'évidence, il faut être créatif*

Thierry Marx



Thierry Marx et Thomas Pesquet

Le propos de Thierry Marx - l'enfant de Ménilmontant, chef médiatique doublement étoilé et (entre autres engagements) co-fondateur du Centre français d'innovation culinaire d'Orsay en 2013 (CFIC) - à l'occasion de sa conférence à Sciences-Po Paris, le 17 février 2020,<sup>1</sup> donnera, à sa manière, le ton de mon propos.

C'est un jour important, pour un gastronome heureux. À l'heure du repas il partagera avec ses six coéquipiers un plat qu'il aime, "La carotte bœuf", imaginé par Thierry Marx pour lui, Thomas Pesquet, l'astronaute français commandant de la station spatiale internationale (ISS).

Ainsi, à 400 km au dessus de la terre (un Paris-Lyon à vol

d'oiseau) ces voyageurs de l'espace partageront cette recette de la cuisine française (le bœuf carottes) revisitée pour la circonstance et transportée dans l'espace, faisant de notre astronaute l'ambassadeur de cette gastronomie de l'avenir. Gastronomie des années 2050 sur laquelle Thierry Marx, ce cuisinier insolite, et le chercheur Raphaël Haumont travaillent depuis 2013 sur la question de la cuisine du futur.

Au-delà du rêve suscité par cette dégustation bien particulière restons cependant réalistes car l'ISS ne nous est pas accessible et ce restaurant de l'espace ne sera pas ouvert à tout le monde. Alors gardons sagement nos pieds sur le plancher des vaches (même si nos yeux se portent sur les étoiles)... et émoustillons, avec ces (petits) récits à venir, nos papilles.

Ah! Le bœuf cuisiné de bien heureuses manières. En pot-au-feu (comme celui de mon mariage), bourguignon, à la mode, en carbonade, en rôti, en steak grillé ou tartare... En carpaccio aussi. Servi à volonté dans le "Bistro romain" (aujourd'hui disparu) du quartier des Halles et dans ceux du Boulevard Montparnasse.

En formation rue de Rennes, je ne manquais pas de volonté pour en manger une fois dans l'un, une fois dans l'autre, cha-

cun étant à la même distance de la gare Montparnasse.

Cette évocation de ma jeunesse, j'avais alors trente ans, ouvre un horizon gustatif, convivial et heureux plein de nombreux souvenirs...

Arrêtons-nous d'abord sur le "Coupe-jarret". C'est une recette des frères Troisgros (1977, pp. 206-209). Son nom



Pierre et Jean Troisgros

est pertinent puisque pour 8 personnes il faut 6,6 kg de viande sans compter le poulet et l'os à moelle. Dans l'ordre de la recette voici les ingrédients : jarret de bœuf, jambonneau, jarret de veau et d'agneau et pilons de poulet. Soit cinq viandes dégustées en cinq services avec des garnitures, des sauces et des vinaigrettes différentes et les vins en conséquence.

1. Masterclass de Thierry Marx : il faut être créatif, youtube.com.

Pas moins de 3 heures de préparation et de 4 à 5 heures de cuisson sont nécessaires pour son exécution. Si cette recette est simple elle demande de la rigueur dans sa réalisation. J'avoue avoir, ce soir-là, réduit de moitié les ingrédients, Ce qui, pour les 16 convives payants de ce "Banquet" annuel de l'association de "spy" dont j'étais à l'époque le vice-président était largement suffisant.

Si, par hasard un lecteur possède le livre en référence il découvrira (p. 204), précédant celle du coupe-jarret, une recette légère (et sans gras) demandant beaucoup moins de temps de préparation et quelques minutes de cuisson. C'est "La bouillonnade". Trois morceaux de viande la composent : filet de bœuf et de veau, blanc de poulet.

Ici les quantités sont moindres : 560 g pour 4 personnes. C'est une fondue dans laquelle le convive cuit ses médaillons de viande de 20-25 g dans une préparation constituée d'un litre de fond de volaille dans lequel les ingrédients suivants cuisent : carottes, blanc de poireau et oignon passés à la mandoline, agrémentés de figues, de vinaigre de vin, de feuilles de céleri, d'estragon et de concentré de tomates.

.../...

*[Excusez cette interruption dans mon propos due à l'arrivée discrète d'une mésange vivant dans le jardin de la voisine. Attentive elle picore les graines que mon épouse dispose dans la mangeoire tout en surveillant l'arrivée imprévue des moi-*

*neaux alentour.]*

Revenons à cette recette. Nos amis (*tiens, elle vient de revenir!*) et notre famille la connaissent bien. Nous l'avons souvent servie à notre table pour de multiples occasions conviviales.

Dans ce livre offert à l'occasion du baptême de la fille d'un couple de nos connaissances, j'ai retrouvé le menu du repas que nous avons réalisé. Je ne me souviens pas de celui-ci. J'en suis resté ébahi. Serions-nous, mon épouse et moi, encore capables de le refaire aujourd'hui? La question est posée mais je ne cherche pas la réponse.

Voici le menu datant de 1981, avec des recettes de Roger Vergé (sauf le gigot de Michel Guérard [1976, pp. 306-307]):



"Crème antillaise/gigot au foin ou estouffade de gigot d'agneau avec tartines d'ail et pommes cendrillon/tartines de roquefort aux noix/parfait glacé au café ou parfait glacé au marc de Beaujolais avec son coulis d'orange (d'après le parfait glacé à la liqueur d'anis)/tourment d'amour, tourte aux pruneaux et à l'armagnac. Un Clos des Capucins et un Château Saint-

Gontran de 1974" accompagnaient le repas.

Quand les convives sont revenus de la cérémonie l'un deux s'est étonné de ne pas voir les cuisiniers. C'était nous, mon épouse et moi, endimanchés et invités ayant nos places réservées à la table festive... pendant que les hôtes organiseraient le service...

Je me souviens notamment d'un convive, boucher de son état, exécutant dans la règle de l'art et sous le regard intéressé de la tablée la découpe du gigot...

L'évocation précédente de l'estouffade de gigot d'agneau de ce menu me ramène en centre de vacances maternel. C'est un autre séjour dans le même lieu (Rosset, 2022). La programmation de ce plat par Anne-Marie, mon épouse, a été une petite révolution. Ce qui posait question à l'artisan boucher (avec qui nous avons déjà travaillé lors d'un autre séjour) c'était la découpe du gigot en gros cubes de 80 à 90 grammes. Cela le désolait et les échanges avec le cuisinier portaient avec regret cette exigence. Car pour lui, débiter un gigot en cubes était inconcevable. La livraison du lendemain réactiva à nouveau ces échanges... et le traditionnel café matinal avait un petit goût marqué d'amertume.

Le jour suivant, le Chef invita le boucher à goûter le résultat de leur travail à tous les deux. Je crois savoir que le temps du café dura plus longtemps. La recette du plat avait convaincu... Par la suite, régulièrement, le boucher nous amena, pour le repas du soir de



Michel Guérard

l'équipe, os à moëlle, joyeuses de mouton, côte à l'os... jusqu'à, pour la fin du séjour, apporter une demi-tête de veau que le cuisinier prépara dans la tradition avec sa sauce gibiche...

Inutile de dire que cette estouffade avait aussi été appréciée par les cinquante enfants et les vingt membres de l'équipe...

Voici les ingrédients de la marinade : gigot d'agneau (coupé en cubes), lardons (gros comme un pouce), couenne de porc, vin rouge (le vieux Beaujolais village du beau-père a régulièrement fait l'affaire), oignons, ail, tomate, cube de bouillon de bœuf, bouquet garni (avec une écorce d'orange), huile d'olive. Quatre heures de marinade suivies de 3 heures de cuisson. Pour les proportions et la recette, voir Roger Vergé (pp. 228-229).

Ces quelques exemples issus de la mise en œuvre de recettes sorties des livres de cuisine des années 70 de trois chefs triplement étoilés marquent cette époque et émaillent en tant que souvenirs ce qui - dans des

contextes différents - nous motivait alors pour partager gastronomie, convivialité et plaisir... C'était encore une manière de transporter leur vision gastronomique au-delà de leur lieu de création.

C'est aussi la démarche que fait Thierry Marx en projetant son savoir acquis d'abord avec les Compagnons du Devoir puis auprès de grands chefs comme Robuchon pour ne citer que celui-ci.

Démarche projetant la gastronomie dans le temps et dans l'espace.

Pendant qu'Alain Passard (3 étoiles Michelin) retire la viande rouge de sa carte et se consacre aux légumes, d'autres dans le monde se projettent dans la cuisine d'insectes...

Dans l'ISS les applaudissements animent le silence. C'est les compagnons de Thomas Pesquet qui manifestent leur joie. La "Carotte bœuf" de



Thierry Marx a conquis tout le monde. Dans ce contexte heureux, nous pouvons penser que redescendus sur terre et rentrés dans leur pays respectif ils sauront être de fervents ambassadeurs de la gastronomie française... de l'avenir.

Surpris par cet évènement joyeux, le Cosmonaute de mon poème "jouant de la trompette sur la planète qui tourne, tourne, tourne sans jamais s'arrêter"

suspend quelques instants son jeu musical.

Dans la mangeoire la mésange est revenue. Elle n'est plus seule. Une volée de moineaux posée sur les branches alentour attendent, impatients... leur envol.

Dans sa pâture, Marguerite rumine paisiblement en regardant passer le train sans se douter qu'elle est un des vecteurs du réchauffement climatique.

En Normandie derrière les barbelés clôturant leur enclos, plus vraies que nature, blanches et tachées de noir des vaches en bois dans un pré se laissent admirer par les passants.

Dans le dictionnaire animal quelqu'un a transformé le mot vache en vache(rie)...

C'est le petit jour, le temps sera beau, malgré les nuages. Un train m'attend à la gare. J'ai rendez-vous à Paris. Gare du Nord...

**Pierre ROSSET**

#### Références

Guérard, Michel (1976), préf. de Claude Lebey (1977), *La grande cuisine minceur*, Paris, Robert Laffont.

Marx, Thierry, Haumont Raphaël (2021), *L'innovation aux fourneaux*, Paris, Dunod.

Rosset, Pierre (2022), *La sardine, Balade gastrophile autour du poisson, Saisons 2*, pp. 9-11.

Troisgros, Jean et Pierre, préf. de Claude Lebey (1977), *Cuisiniers à Roanne*, Paris, Robert Laffont.

Vergé, Roger, préf. de Claude Lebey (1978), *Ma cuisine du soleil*, Paris, Robert Laffont.

## Rémi LEHALLIER « LES ORTILLES »

### 1

Le nom ne dit rien à personne. Normal. C'est un nom ancien qui date d'avant la Révolution. D'ailleurs même la Révolution ne dit pas grand-chose parce qu'ici on est au milieu de nulle part. Longtemps on a vécu "à l'écart" si je peux dire. Seules les guerres apportaient un peu d'étrangeté ici. Soit qu'elles nous empruntassent deux ou trois gaillards pour nous les rendre plus tard éclopés des jambes ou de l'âme, ou des deux. Soit qu'elles nous amenassent, de passage, sidérés et perdus, quelques uniformes mal taillés boitant bas, presque honteux de s'être égarés là. Il en est resté trois. À quatre pieds sous terre, au fond du jardin de Suzanne. Leurs noms sont écrits sur des croix de bois. L'orthographe n'en est pas sûre, ils étaient Prussiens. C'est eux qu'on honore les jours qu'il faut car, par chez nous, il n'y a pas de monument aux morts : il est au bourg, sur la place de la mairie, et porte deux noms d'ici. De la guerre d'après, la Grande. Quant à la dernière, elle n'a pas trace à l'écart. Rien qu'un calvaire à l'entrée de la rue principale. Les vieux ont abattu la croix qui y était fichée quand la petite a été emmenée. Ils n'ont pas oublié ses cris et ses regards terrorisés quand la milice lui a planté une étoile jaune sur la poitrine avant de



l'embarquer. Pour ça qu'ici désormais on se passe de lieu consacré. Chacun porte le sien en soi, à sa guise, bien au secret.

Moi qui suis de la génération d'après, j'ai hérité de mon père le goût du silence. Écrire, ce n'est pas parler, c'est se retenir de parler. C'est former vingt phrases silencieuses avant que la main ne jette sur le papier les six mots qui, à cet instant précis de ma vie, disent à l'exact le calme de la maison, l'apaisé de l'automne, le frémissement du vent tiède qui enveloppe le talus sous mes yeux et les vieux arbres tordus que je vois lentement s'affaïsser. Six mots : "c'est ici que je vis". *"Et ce chant durera tant que la terre durera..."*, la voix de Jacques Bertin s'invite sous ma plume dans une de ses primes chansons. Elle est l'une des choses les plus fidèles de ma vie.

Il fut question de changer de nom dans les premières années

du siècle. Il arrivait une nouvelle génération de politiciens avides de "mutations" et le bourg n'y échappa pas. Ils croyaient à leur façon à la vertu des mots, ils ne s'attachaient qu'à ceux qui circulent vite sur les téléphones portables, ceux qui claquent dans le vent. Le nouveau maire organisa une réunion publique, convoqua la presse et la télévision régionale. De l'écart, nous étions une petite trentaine. L'orateur fut brillant, des tableaux projetés sur un écran étaient censés apporter des preuves irréfutables de notre isolement. Quand la parole fut donnée à la salle, c'est Jacques qui se dévoua pour dire quelque chose. Que bien sûr les communes, les communautés et les agglomérations, tout ce jargon, bien sûr. Mais l'âme, demanda-t-il, l'âme du pays? Silence. Après quoi l'on se leva et l'on partit



sans même faire honneur au buffet.

Ainsi en va-t-il à l'écart des Ortilles, en Picardie, qui abrite une centaine de toits. Il en est quelques très vieux, immémoriaux, qui n'échappèrent pourtant pas au Fox Talbot à chambre noire d'Eugène Atget. De ces plaques en gélatino-bromure d'argent, il en est une encore ici, chez Suzanne. On y voit l'ancienne grange en torchis et chaume de ses aïeux. Ils sont six à poser devant, fièrement alignés. Sept plutôt. Les grands-parents, Georges et Amélie, devant qui se tiennent, avec cérémonie, le garçon et les trois filles. Le garçon se prénomme Albert, en souvenir d'un oncle tombé lors de l'expédition du Tonkin. Les trois sœurs, Mélie, Amarante et Hortense. Celle-ci succombera en 1919 de la grippe espagnole. "Mamarante" recueillera la petite Suzanne encore dans ses langes. Le septième sur la plaque est un peu flou, sans doute n'a-t-il pas su garder la pose. C'est le chien. D'eux, Suzanne sait peu de choses en dehors de ce qui figure, maintenant rongé par le temps et les intempéries, au cimetière, ou ce qui en tient lieu : un bout de champ au mur

effondré, au fond d'un chemin de terre, à l'entrée du hallier. La tombe la plus récente, la dernière donc avant que la réglementation sanitaire mette bon ordre à tout cela, date de 1947. Elle porte mon nom, Lehameau - un nom prédestiné ! - et mon prénom,

Raymond. C'est la tombe de mon père, décédé deux mois avant ma naissance (1882-1947).

Aux Ortilles, il y a treize routes goudronnées. Six kilomètres neuf à l'exact, ainsi que je l'ai encore mesuré avec Jacques l'été 2015, et d'innombrables chemins de terre qui mènent aux champs. Les tracteurs prennent grand soin de ne pas les rendre impraticables : ils ne creusent pas jusqu'à l'ornière. La terre par ici est très brune, Jacques dit fauve, signe qu'elle est riche en humus. Pour le vérifier, Anne a planté un figuier dans le jardin. L'été dernier, elle en a cueilli sept... La grande culture a été, cent cinquante ans durant, la betterave, "eul biétrape à chuque" sont-ils encore quelques-uns à dire, mais on ne parle plus guère picard - l'a-t-on jamais jargonné sous ces latitudes? Je ne l'ai jamais entendu dans la bouche de ma mère. Il faut dire qu'elle était de la ville, du chef-lieu, et qu'elle travaillait dans le secrétariat d'un avoué de Justice. Mon grand-père était cultivateur ici (il a toujours préféré ce nom à agriculteur) et, jusqu'à ce que le service militaire ne lui fasse découvrir le Maroc, plus exactement le Rif, et la guerre,

mon père travaillait aux champs. Je parlais de betterave. C'est que les sucreries abondaient dans le coin : chez Massignon à Crèvecœur ou chez Mercier puis Lauvin à Bresles. Mais il faut désormais près d'une heure de camion pour aller chez Béghin à Chevroières, et le double pour Eppeville, dont Saint-Louis annonce la fermeture proche. La pomme de terre y a trouvé sa place, le tournesol aussi, modestement, et la carotte. Mais le vrai neuf nous est venu du fils Évard, quand il est passé au bio. On a tout entendu chez Gérard, à commencer par les ricanements habituels. Le Théo s'est entêté, il a même converti son père qui, ces temps-ci, milite à tout crin contre le glyphosate. Les disputes incessantes entre les bios et les traditionnalistes agitent quotidiennement l'établissement de Gérard. Le seul à vrai dire, de l'écart : le "À Z'ORTILLES".

Gérard et moi, nous sommes de la classe. Autant dire qu'il songe à prendre la retraite. Nous avons fait la primaire de concert mais lui a arrêté là, à treize ans. Après le certif' qu'il a eu, dont il est fier, et qui est toujours encadré au-dessus du bar. C'est le père du vieil Achard qui l'a créé, ce café, au tout début du siècle. Il travaillait jusque-là, je crois, à la Compagnie des chemins de fer du Nord, il devait être affecté à la gare de Saint-Just. L'été 1908, il a retapé la grange de son père qui venait de mourir dans les moissons et il a ouvert le bistrot. Achard a repris le flambeau en 36, et Gérard,



quarante-trois ans plus tard. Il a agrandi et modernisé. Quand il m'a parlé de restauration, je n'y ai pas cru, Mais qui va venir manger ici dans un routier? Je me trompais sur toute la ligne. C'est un vrai bon restaurant qu'il a monté. Il a embauché un jeune chef et, du lundi au samedi soir, ça n'a pas désempli. Même les gens d'ici doivent réserver. Enfin... il a toujours pour moi une place en cuisine. Ses recettes aux orties font merveille: potage, quiche, omelette, poissons... Pour nos cinquante ans de vie commune, Anne et moi, le chef nous a même inventé un bourguignon à l'ortie. C'était tellement inattendu, et pour tout dire délicieux, qu'il l'a laissé tout l'hiver à la carte.

Pour autant Gérard tient à conserver sa vocation d'unique lieu public de l'écart. La partie bistrot conserve quelques étagères avec des produits de dépannage, comme des baguettes que lui livre chaque matin aux aurores le boulanger du bourg. Pour les personnes en mal de déplacement, il fait aussi office de Postes. Il a même installé un ordinateur portable

sur lequel on peut pianoter. Je ne l'ai pas dit mais, dans l'ombre de Gérard car, dit-elle, "La discrétion est ce qui me va le mieux au teint", se tient Adila. Une fois l'an, au début août, Gérard, Adila et l'un ou l'autre enfant font le voyage de Taza, dans le nord-est du Maroc, le petit village d'El Khelaa à dire vrai. Adila, le prénom signifie "fidèle"...

De temps en temps, il a une formule cabaret. Il installe une petite scène où peuvent tenir trois artistes un peu serrés. Guitare, batterie et voix. On y entend le plus souvent de la chanson française. Je lui ai promis d'y faire venir Jacques, s'il consent à quitter les ruelles de Chalonnes et ses bords de Loire. Il a récemment invité de ses amis beauvaisiens. Deux guitaristes, la soixantaine bien frappée. Je les avais entendus à leurs tout débuts, il y a... mais oui, plus de quarante ans! Ils n'ont pas changé de répertoire, c'est toujours dans la même veine, que l'on disait poétique à l'époque. Je ne sais quel qualificatif ferait aujourd'hui florès. *"De ton pas feutré, Ma belle adorée, Tu as traversé Ma vie. Divine acrobate, Tu m'as, de l'agate De tes yeux de chatte Conquis..."* On pourrait croire du Nougaro. À la voix près car ni Pascal ni Gérard (un autre) n'ont de puissance vocale. Toujours est-il que ce fut une belle soirée, une de ces soirées dont on part l'âme réchauffée.

Ne serait-ce pas finalement la plus juste définition des Ortilles:

on en part l'âme réchauffée? Tiens, six mots...

## 2

Nul ne vit seul ici. Bien sûr il est plusieurs octogénaires et plus à qui leur compagnon a fait défection - Achard est le seul de l'autre sexe en cette situation mais, comme je l'ai dit, il partage le quotidien de Gérard, d'Adila et de ses petits-enfants. Pour nos cinq doyennes la solidarité s'est organisée d'elle-même. Elles ont toujours quelqu'un quelqu'une pour faire leurs courses ou les emmener chez le médecin. En cas de petits soucis domestiques, fuite d'eau ou panne de gaz, Jacques et moi nous passons et faisons le nécessaire. Il réside aux Ortilles un garagiste, un plombier et un menuisier. Ils exercent bien sûr à la ville mais ils sont toujours prêts à dépanner en soirée et le week-end. En mai dernier, Lucienne m'a téléphoné affolée: son lavabo se répandait dans la pièce d'eau; j'ai filé à vélo pour couper l'arrivée et j'ai prévenu Johann; il était sur la route entre deux clients, il a fait un détour et il a tout de suite remplacé les joints. Comment ça: Qui paie? Johann a eu la réponse: Eh bien, Lucienne, ça vous fera un café et une petite madeleine...

On a instauré ce qu'on appelle les chantiers d'été pour les gros travaux. Par exemple le débroussaillage complet du jardin ou les peintures et papiers peints. Ainsi, il y a deux ans, on a tout refait chez Marthe: les peintures dans la cuisine, les papiers dans le salon et la chambre. Trois jours. C'est Dani, le menuisier, qui s'en est chargé. Il a débarqué avec sa

compagne Jiuliana - vous avez remarqué, à l'écart on est très cosmopolite, Jacques a fait les comptes une fois: il y a neuf nationalités d'origines, enfin... dix maintenant; la plus proche est la Belgique de Vermeulen, la plus lointaine le Chili de Manuel et Esperanza - et leurs deux ados parce que les "chantiers d'été" doivent être confiés à au moins deux générations. C'est une règle nulle part écrite mais on ne serait pas *ortilleux* de ne pas la respecter. Le bénéficiaire met ce qu'il peut, Achard quête de maison en maison pour récupérer ce qui manque.

Tous les jours, et la tâche est plutôt dévolue à nos compagnes, quelqu'un passe à l'heure du café pour faire un brin de conversation. À Marthe et Lucienne on apporte le journal. Elles ne lisent pas que la rubrique nécrologique, elles aiment se tenir au courant des nouvelles du coin, entendez par là du département parce que d'ici à proprement dire elles sont plutôt rares, et jamais de celles qui font l'actualité. Quoique. Le nouveau maire est plein d'ambition et pétri des tics de la classe politique: il com-mu-ni-que. Il a créé en 2014 une feuille de chou trimestrielle qui est distribuée dans toutes les boîtes à lettres, ce qui en fait quand même plus de sept cents, trois jours de marche pour l'employé communal. Remarquez, c'est assez bien fait et je n'y suis pas pour rien. C'est moi qui ai appris à Aurélie à utiliser son tout neuf logiciel de mise en page. Résultat: une maquette irré-

prochable sur trois colonnes, une seule police de caractères dans différents corps et graisses, et "Surtout pas de veuves ni d'orphelines" - quand je l'ai sortie, la remarque a fait rire tout le conseil et depuis elle est restée. On y trouve les infos habituelles sur les services communaux mais aussi systématiquement trois ou quatre "vrais" articles. Dans le dernier numéro, on avait l'interview d'un couple d'arrivants, l'article d'un prof d'histoire sur "les trois Prussiens" de chez Suzanne - il a fait de vraies recherches sur le parcours militaire des victimes de la guerre de 70, même s'il persiste quelques doutes sur l'un d'eux en raison de l'orthographe incertaine -, le récit de la classe de découverte en Baie de Somme des CM2 de Mme Mahé et le témoignage de Jean-Claude Danel sur son père qui avait, toute sa vie, travaillé en briqueterie. Aurélie me l'envoie à relire. Parfois elle me demande d'écrire un texte - le Danel, c'est moi qui l'ai rédigé. Il y a un peu trop de couleur à mon goût mais je dois reconnaître que ça tient la route.

Colette, elle, ne lit que Paris Match. Elle en fait collection. Elle les range avec soin à l'étage. Une fois elle me les a montrés. Elle en a des piles et des piles. C'est bien simple, dit-elle, je l'ai acheté dès le premier numéro, en 1949, et, tu vois, le numéro que tu m'apportes est le 3680. Eh bien, à quelques numéros près je les ai tous... Moi qui lis assidûment Le Canard enchaîné, je ne pouesse pas la vénération jusqu'à les conserver. Je le



regrette d'ailleurs car il m'est venu l'idée qu'une exposition des unes des deux hebdomadaires, date pour date, en choisissant bien sûr des moments-clefs, ça pourrait être d'un vrai intérêt. Par exemple, le Match du 17 juillet 2008 (n°3087) affichait une tendre photo de Carla et de Sarkozy alors que Le Canard faisait sa une avec la célèbre photo de Bachar al-Assad à la tribune officielle du défilé du 14. Sans doute mon mauvais esprit qui remonte...

Quant à Louise, elle ne lit que des livres. Quand elle conduisait encore, elle allait tous les jeudis à la médiathèque de la ville - elle dit toujours la bibliothèque. Elle empruntait trois ou quatre bouquins, romans et nouvelles, plus rarement poésie. Avec ses problèmes de vue, elle a un peu réduit la voilure. Je ne lis plus que soixante pages, à la meilleure heure de la journée. Dostoïevski, ce n'est plus pour moi - éclat de rire -, j'ai bien fait de le lire à vingt ans. Louise a d'abord été vendeuse au Prisunic, le premier grand magasin à ouvrir en ville



à la reconstruction. Quelques années plus tard, quand une librairie s'est installée dans la grand-rue, elle a su qu'elle avait trouvé ce qui lui convenait. Chaque fois que nous nous voyons, nous parlons de nos lectures. Elle a lu bien plus que moi et surtout elle a profité de ses années de collège pour goûter à la littérature classique. Je lui dois entre autres "Le chef-d'œuvre inconnu" (Balzac), "Le Rouge et le noir" (Stendhal), "L'éducation sentimentale" et "Madame Bovary" (Flaubert). Mais tout l'intéresse et c'est elle qui m'a fait découvrir Pierre Michon. Elle a une édition originale des "Vies minuscules", elle m'en a fait cadeau pour mon anniversaire mais je lui en laisse l'usufruit. De mon côté, je crois que l'auteur qui la touche le plus parmi ceux que je lui ai fait lire, c'est Mingarelli. Elle est d'accord avec moi pour préférer "La dernière neige". Ah! Et aussi Baricco. Je me souviens, ce devait être l'été 97, elle avait été hospitalisée pour une intervention chirurgicale. Je suis allé la visiter à la clinique et, en deux après-midi, je lui ai lu "Soie". Je me rappelle notre long silence ému à la fin, les larmes lui coulaient. Elle m'a pris les mains et a murmuré Je n'ai jamais rien entendu de plus beau. Et depuis, quand elle est en amitié, elle m'appelle Alesandro...

Mais c'est de Jeanne que je suis le plus proche, je veux dire parmi "les mamies". Parce que, elle aussi elle écrit. Nous sommes deux à écrire aux Ortilles. Je le dis avec tout le sérieux



requis, même si Jeanne n'a rien publié. Pas encore. C'est son fils qui m'en a parlé le premier. Adrien est prof de mécanique dans un lycée professionnel de la ville. Hélène et lui ont eu deux adorables petites filles qui sont maintenant elles-mêmes mames, elles vivent en Dordogne ou dans la Creuse, je ne sais trop. Adrien m'a raconté que, petites, elles adoraient les histoires de leur mamie. Alors, un jour où je la ramenais de chez la coiffeuse, je lui ai posé la question : Tu me ferais lire les contes que tu as écrits pour Sara et Mya? C'était comme si je lui avais flanqué une paire de claques. Elle a rougi et s'est mise à bredouiller, Mais c'était... c'était juste pour elles, c'était rien... J'ai insisté. Elle a fini par me prêter deux vieux cahiers Clairefontaine. Il y avait vingt-neuf histoires, toutes la même longueur, trois pages. Elle avait expérimenté que c'était le bon format pour le soir, sept huit minutes. Les premières étaient d'une écriture un peu scolaire mais, dès la six ou septième, le style s'affirmait, le rythme de la

phrase était maîtrisé et elle savait faire sentir les choses sans les nommer. C'était vraiment pas mal. Dix jours plus tard, je lui ai rapporté les cahiers. Je lui ai dit tout le bien que j'en pensais. Et c'est quoi, ça? elle a fait en saisissant le calepin de moleskine noire que je lui tendais. Elle l'a ouvert. Sur la page de garde, sur la ligne du haut, j'avais écrit en petites capitales Jeanne Wiart. J'avais sauté trois lignes avant d'écrire le titre en capitales :

LES ORTILLES. J'ai ajouté Et tiens, ça te sera utile. Et j'ai posé sur la table un joli portemine Kerry au corps métallique argent et bleu marine, en 0,7 avec des mines 2B. Il en jetait vraiment... J'attends. Je sais qu'elle s'y est mise, elle me l'a dit.

Achard, lui, a deux passions : la chanson et la marche. Son grand homme c'est Trenet. Forcément, la décennie trente... Il l'entendait à la TSF chanter avec Johnny Hess "Vous qui passez sans me voir", et puis, en solo, "Y'a d'la joie", "Je chante" et puis "Boum". Mais il est comme moi : sa chanson favorite c'est "Ménilmontant", 1938, avec l'orchestre de Voldemar Rosenberg. Pour lui, il y a ce ton nostalgique magnifique, ces souvenirs simples qui sont ceux de tout le monde et ce petit tressaut du cœur avec "Quand midi sonne La vie s'éveille à nouveau Tout résonne De mille échos..." Quatre-sept-trois-quatre, quelle liberté dans la métrique! Mais bon, j'ai beau aimer toute la chanson française, et reconnaître avec

Brassens tout ce qu'elle doit au Fou chantant, je lui reproche quand même ses vers de mirliton qui ne résistent pas à la lecture. Ça y est, la discussion est lancée. Achard tient bon sur ses lignes : une chanson, ce n'est pas un texte, c'est d'abord une musique, D'abord ! insiste-t-il. Il a raison, mais quand les paroles sont à la hauteur... Ça n'en finit jamais. Quand on est las de se lancer des titres à la figure, on tombe quand même d'accord sur... Le premier titre qui me vient est inévitablement "La mort de l'ours" de Félix Leclerc, malgré l'orchestration superfétatoire à la flûte. On se la fait ? demande Achard. "Où allez-vous, papa Loup?..." On est dans le bon rythme. Tout naturellement, dans le troisième quatrain, je chante les deux vers du fils et le laisse me répondre, dans le rôle du père, "Peigne plutôt tes poils fous - il me passe en riant la main sur le crâne, que j'ai bien dégarni - Et suis-moi à pas de loup". L'histoire est si poignante que parfois, dans la dernière strophe, nos voix se cassent. Un grand moment d'émotion. Je viens d'entendre l'interprétation lamentable de Souchon. Pourquoi faut-il qu'il change la ligne mélodique du deuxième vers ? Pourquoi a-t-il ralenti le rythme ? Il avait peur que l'on ne comprenne pas ? Et pourquoi, ça c'est inacceptable, me coupe Achard, pourquoi modifie-t-il le septième vers qui, de "Vais porter hommage au Roi" devient cet encombrant "Je

m'en vais rendre hommage au Roi" qui compte huit pieds, un de trop ? C'est trop dur d'apprendre trente-deux heptasyllabes ? Depuis, je l'ai rayé de la liste de mes chanteurs. Souchon corrigeant Leclerc, on croit rêver devant tant de suffisance et de bêtise...

Pour la marche, Achard la pratique par tous les temps, même quand il drache. Il la pratique en solitaire, toujours. Je dois le confesser, ça m'arrange...

### 3



la maison quand mon père l'acheta

Je n'ai pas toujours habité aux Ortilles. Il y a eu bien sûr les aléas professionnels, mais pas que. La vie droite de mon père n'était pas pour moi même si, aujourd'hui, je demeure dans la même maison que lui. À quoi je fus, trente ans, infidèle. Fidèle, infidèle, fidèle.

Jeune instituteur, je naviguai au gré de mes nominations, de Saint-Germain-la-Poterie à Sérifontaine et du Coudray-Saint-Germer à Grémévillers. Avant de m'installer à la ville. J'avais rencontré Anne au lycée. Bien des points nous rapprochaient. Elle venait de Lorraine dont j'aime tant le nom en platt de Lothringen - le platt est le parler

mosellan. Rien que le nom nous ramène à la Lotharingie et à Charlemagne. Je fis l'École normale, elle les Beaux-Arts à Strasbourg. J'allai la voir aux vacances de la Toussaint. Elle avait une piaule rue de la Division-Leclerc, le long de l'Ill, que je prenais alors pour le Rhin. J'y passai trois jours. Toute une vie.

À la ville, je louai une chambre meublée et, quelques années plus tard, un F3 au premier étage d'une maison individuelle. Nous étions dans la douceur des jours. C'est avant

la naissance du grand, j'approchais de la quarantaine, que nous sommes revenus aux Ortilles. Tout cela ne fait pas un bien grand périple. Les seuls voyages impressionnants dans lesquels je me sois lancé, je les dois aux livres. Le Japon avec "Soie", ainsi que je l'ai dit, la

Cordillère des Andes avec "Terre des hommes" de Saint-Ex, un de mes récits d'adolescence, les États-Unis avec Kerouac ("Sur la route"). Je me suis baladé aussi en Afrique noire avec U'Tamsi, en Algérie avec Kateb Yacine... La liste est innombrable. Tout ça depuis la véranda ou la petite table du jardin. Pour le reste, la Lorraine, Noirmoutier avec les enfants, le Portugal avec des amis... Pas de quoi se prendre pour un dévoreur d'espaces.

Mais ici, à l'écart, nous en avons plusieurs, des dévoreurs. La dernière en date : Jessica. Elle a arrêté ses études, elle se cherche professionnellement.

L'an dernier, elle a obtenu un emploi aidé dans une guinguette en bord de Loire. Pas Orléans, non, Baule, un village minuscule sur le RN 152, un peu avant Beaugency. Je sais, on est passés la voir quand on s'est fait les châteaux de la Loire. C'était tout à fait irréal. Perdu au bout des champs de maïs et des vergers. Au bord du sentier de La Loire à vélo. Deux vieux autocars aménagés l'un en cuisine, l'autre en bar. Une vingtaine de tables. Plein tous les soirs du mardi au samedi, qui sont soirs de spectacle. Conférences "gesticulées", cinéma (essentiellement des documentaires sur l'écologie et la permaculture), théâtre et surtout chanson. Le soir où nous y étions, c'était un groupe klezmer de Tours. Il y a là-bas une belle école de formation jazzie. Les cinq musiciens - batterie, basse, deux guitares et sax - ont interprété leurs compositions et quelques standards. Je ne me tiens pas suffisamment au courant de l'actualité musicale et, à vrai dire, l'essentiel de la production, slam et compagnie, m'indiffère ou m'exaspère. Mais quand Jess les a rejoints sur scène pour interpréter "Mademoiselle chante le blues", ce fut un beau moment plein d'émotion et de tout. Y compris - à mon âge je peux bien l'avouer, nul ne saurait s'y méprendre - y compris de désir car elle était belle, Jess, de cette beauté des sauvagettes toutes prises dans le rythme. Quand elle nous rejoignit à notre table, Anne lui dit: Avec dix ans de moins, je crois qu'en t'écoutant j'aurais perdu mon Ray. Éclats

de rire. Et Jess: Tu as raison, je vais attendre encore un peu avant de te le prendre. Et elle me claqua un baiser sur le front.

C'est à la guinguette qu'elle a rencontré Moukéké - je ne sais pas comment ça s'écrit - le compagnon de Pichotte qui, avec Stéphane et Luc, a initié ce lieu. Il est Colombien et marionnettiste. Fin août il lui a parlé des fêtes dans son pays, des carnivals et des défilés. De mon côté je venais de terminer un petit roman et mon éditeur souhaitait le publier dans une collection illustrée. Quinze à vingt photos liées au texte, couleurs ou noir et blanc. Mon roman était dans l'air du temps - je n'ai jamais eu beaucoup d'inspiration - l'histoire d'amour d'un homme âgé et d'une jeune femme. Pourquoi tu ne demanderais pas à Jess? me glissa Anne. Je lui en parlai ce soir-là.

Des photos déshabillées ?

De l'âme! Juste ton âme à nu... Tu connaîtrais un photographe?

Elle sembla décontenancée par ma proposition, comme si le plus évident était que l'on s'intéressât à son corps. Elle donna le sentiment d'y réfléchir puis:

J'ai un oncle qui fait des photos. Si c'est juste l'âme - elle sourit - il acceptera.

J'avais attendu qu'elle accepte pour lui dire que bien sûr ces photos, je les paierais. Alors elle dit la chose que j'attendais sans être sûr qu'elle y pense :

Tu me feras lire ton roman? Parce que si c'est une histoire d'amour brûlante...

Torride!

... et si je dois poser tout habillée, il va falloir que je me

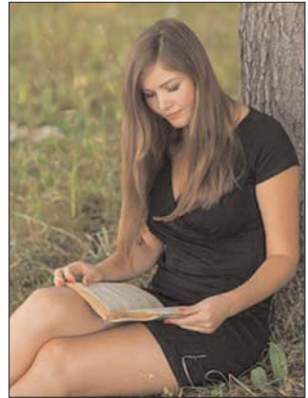
creuse la cervelle...

Elle était lumineuse en ce soir de la fin août, avec ses rondeurs adolescentes. Je posai la main sur sa joue et la caressai doucement, amoureux comme le fait un père :

Jessica, si j'avais une fille, j'aimerais que ce soit toi

exactement la phrase que je prête au personnage de mon roman pour parler de sa première promenade amoureuse avec son A.

Elle m'adressa les photos début novembre. Mieux que magnifiques: justes, vraies, toutes me touchaient.



Fin décembre elle m'envoya un petit mot: "Ray, je pars le 6. Moukéké viendra me chercher à Bogota. Je pars pour six mois. J'espère aller faire un saut à Cuba. Tu ne me reconnaîtras pas quand je reviendrai. Je te le redis: Merci." Elle avait ajouté un post-scriptum qui nous tira les larmes à tous les deux: "Si j'avais des parents, j'aimerais que ce soit vous".

Nous l'avons revue récemment. Métamorphosée. Elle a perdu ses rondeurs. C'est une belle jeune femme dont la

beauté irradiée. Une blancheur de peau hors mode, un léger hâle lui reste au cou et sur les épaules, de ces six mois sud-américains. Elle était intarissable pour nous raconter la bandera de Bogota où elle dansait des sambas endiablées. Elle a fait des marionnettes aussi. Des marionnettes de rue, trois mètres de haut, qu'on manipule à trois. Et aussi, à l'intime, des marionnettes de papier. Elle les a gardées. Elle les sort de son carton à dessin.

Sur la table de la cuisine, comme ça, ça ne va rien vous dire, mais bon...

Elle installe son petit théâtre, qui représente une sorte de ferme comme par chez nous. En fond de scène, une cheminée à l'ancienne. Entre une grand-mère qu'elle assied dans une chaise longue. Un chat trotte et vient se coucher à ses pieds.

« Chez nous, aux Ortilles... »

Je souris. De Jess je ne peux pas croire qu'elle avait emporté notre écart avec elle, au bout de l'océan.

« ... Je vous le fais en français mais là-bas je l'ai fait en espagnol. Enfin... en baragouin, mais les gens me comprenaient... Chez nous, aux Ortilles, on vit au milieu de nulle part. On vit avec nos morts dans le jardin. Je dis nos morts mais ce ne sont même pas les nôtres : c'était des ennemis mais quand on est mort on n'est plus de nulle part, on est juste un homme, non ? [Elle fait glisser côté jardin le dessin d'un petit tas de terre d'où émergent trois croix sales.] Hans Schmelling, Dieter

Werdlaü, Josef Benzmueller. C'est nous qui les veillons maintenant avec la tendresse des mères... »

Anne et moi nous ne nous regardons pas de peur d'écarter la douceur de l'automne. Jessica raconte ses Ortilles. On reconnaît le vieux Marcel dans son champ et le vieil Achard dans son bistrot. Elle se met en scène à garder trois vaches qui remuent la tête et son frère qui joue de la guitare. Défilent encore le facteur (Edmond?) à bicyclette, Marthe et Lucienne en train de cueillir des pommes pour faire de la compote, et quelques scènes rurales typiques. Et puis elle replie son décor qui devient alors la couverture d'un livre. Le nom de l'auteur se lit, et le titre de l'ouvrage : "Les Ortilles". Entre à cour une silhouette qui me ressemble - mon visage est découpé dans une photo. L'homme a le bras articulé, la main tient un crayon, il écrit en silence. Elle arrête d'agiter le bras. Son visage sourit au-dessus du castelet. Elle finit par dire : "Je n'aurais jamais réussi à vous parler de chez moi sans les mots de Ray. Vous savez quoi ? Tout cela me donne furieusement envie de vivre... Hasta la vida siempre!"

Un long silence.

#### 4

Le deuxième week-end d'octobre nous sommes chez Jacques. Un rituel depuis l'automne 87 et pour rien au monde nous ne nous y soustrairions. C'est le week-end des pommes. Le samedi, tandis que les hommes

s'affairent à la cueillette, les femmes mitonnent un bourguignon. Je parle là d'Anne et de Véronique. Ça ne se discute pas, c'est comme ça. Moi qui suis incapable, dans la vie quotidienne, d'obéir à des rituels, je respecte celui-ci. En général j'apporte le blanc sec et Jacques fournit le rouge capiteux.

Je crois l'avoir dit, Jacques et moi sommes comme les deux doigts de la main. Des frangins. J'étais en seconde, en 61, quand il a débarqué au lycée. Il sortait d'un internat en Seine-et-Oise, dans le coin de Palaiseau - plus tard il m'expliquera qu'il s'agissait d'un petit séminaire. C'est l'amour du grec qui nous a rapprochés. Nous étions une douzaine à faire latin mais seulement quatre hellénistes (moi, pour les yeux d'Anne Freux). Il était



Moi, Anne Freux et Jacques

bien plus fort que nous, à tel point que Perron, notre jeune prof, lui interdit de venir aux compositions avec son Bailly - qui est au grec ce qu'est le Gaffiot au latin : le dictionnaire.

Ses parents habitaient Beauvais, au centre-ville, le long de la rivière. Très vite ils convin-

rent de m'accueillir le jeudi, plutôt que de me plier aux activités de l'internat. Je dormais chez eux le mercredi soir et regagnais le lycée le lendemain pour 19h. Son père était cadre au Crédit agricole et sa mère ne travaillait pas. Le jeudi elle allait à l'école de musique suivre des cours de piano. Elle jouait très bien sur le piano droit du salon. C'est grâce à elle que j'appris les noms de Chopin et Ravel. Elle était très jolie, toujours souriante, vive, beaucoup plus jolie que les filles de la classe. Et surtout elle avait les yeux verts, d'un vert très brillant. Son père, lui, était passionné de théâtre et, ces années-là, je découvris grâce à eux Brecht, Ionesco et Beckett. Un amour qui me restera. Qui nous restera car Jacques est, tout comme moi, un fervent de la scène. Nous sommes encore allés le mois dernier au Théâtre Dejazet voir un beau Tourgueniev mis en scène par Alain Françon.

À partir de la terminale, nos chemins se séparèrent. Tandis que je faisais philo, lui choisit Sciences Ex. Puis il partit à Amiens poursuivre ses études jusqu'au BTS en Aménagements paysagers, qui ne portait pas encore ce nom. En 77 il revint sur Beauvais et fut embauché à la Ville. C'est dix ans plus tard qu'il créa sa petite entreprise. Il était déjà marié avec Josepha, ils n'avaient pas d'enfants. Il avait fait le tour des charmes urbains et il reprit contact avec moi. Je lui trouvai une maison dans le hameau. Ils emménagèrent au printemps 86. Josepha souffrait déjà du



La maison de Jacques telle que la vit Eugène Atget en 1904

cancer qui allait l'emporter un an plus tard. Le 24 mai, qui était un dimanche. Depuis, Jacques et moi nous ne nous sommes plus quittés. En 1992, sur un chantier qu'il menait dans le Loiret, il rencontra Véronique. Elle était dans la trentaine et la différence d'âge l'effrayait. Elle le rejoignit en 94 aux Ortilles. Elle était professeure d'anglais. Elle eut un premier poste sur Creil, où elle resta deux ans, avant d'être nommée tout près d'ici. Tom naquit en 97, Véronique avait trente-neuf ans et Jacques... comme moi (moins deux mois et demi), cinquante.

Il a deux pommiers dans son jardin. Un "reinette clermontoise" et un "belle Joséphine", il n'y est pour rien dans le nom, il était là quand il est arrivé. Ils alternent assez bien : une année, les blanches et fermes reinettes, une année les rouges et juteuses Joséphines. Le samedi on y passe la journée à remplir nos paniers. C'est moi qui monte sur l'escalier car Jacques n'est pas très sûr de son équilibre. On récolte plus de trois cents kilos. On les entrepose sur des clayettes, à la cave. Nous ne mélangeons pas

les deux espèces, à cause du nom, Joséphine. Jacques est un fidèle... C'est notre tâche du samedi. Le dîner est joyeux et rythmé inévitablement par les chansons. Chacun a ses coups de cœur. Celles des années d'après-guerre, c'est plutôt les grands classiques : Trenet, Piaf, Brassens - on n'échappe pas à "Papa, maman" - Brel, Ferré, vous voyez. La dernière fois Jacques a fait ressurgir René-Louis Lafforgue, "Julie la rousse" et, sur le coup j'ai froncé les sourcils, "Le grand Manitou" - "Pour la négresse ma nourrice, Qui m'a donné son lait tout blanc, Permettez, Sorcier Tout-Puissant, Que je ne sois pas un jocrisse, Je dois le jour à ses mamelles, Et c'est pourquoi je fais le vœu, Par ma négresse maternelle, Faites-moi négro dans les cieux" - que je n'avais pas entendu depuis des lustres. Véronique ne connaissait pas et immédiatement elle s'est émerveillée, Je crois que ça ferait un bel hymne national pour nous, à Solidarité Migrants. Et nous voilà partis à parler politique. Oh !, nous ne partageons pas toutes nos convictions, Jacques a des relents trotskistes, moi plutôt anars comme Anne, mais sur l'essentiel nous nous retrouvons.

Véronique a des goûts un peu plus... récents, elle est assez perméable aux rythmes d'aujourd'hui. Ce soir-là elle nous a chanté une superbe chanson de Vanessa Paradis, "Tant qu'on ne sait pas qu'on ne sait rien Tant qu'on est de gentils petits chiens...", qui nous a émus jusqu'aux larmes. En plus elle a pris une petite voix hésitante

qui tremblait... On s'est juré d'en parler à Gérard, Et pourquoi on proposerait pas à notre fringant maire de débaptiser son "repas des Anciens" en "repas des vieux cons"? a rugi Jacques en éclatant de rire. L'idée a fait son chemin. Quand on s'est retrouvés le 21 pour l'anniversaire de Louise, on l'a chantée et la quinzaine que nous étions, Louise en tête, a adoré. Promis juré, le mois prochain, on la chantera au repas des Anciens...

Je reviens à notre week-end pommes. Le dimanche on inverse les rôles. Les hommes font la cuisine et les femmes les confitures. Bien sûr on n'échappe pas à l'épluchage. On se met au frichti vers onze heures. Anne et Véronique en sont déjà à leur deuxième tournée de bassines. Elles n'oublient pas le petit filet de citron sur les quartiers de pommes. Très vite l'odeur acidulée envahit la cuisine et la maison. Alors on ferme les yeux et on sourit. Je dis, Jacques... Il allonge la main sur la mienne et dit simplement, en hochant la tête, Oui, Ray... Je sais à qui il pense. Tous les quatre, à cet instant où l'odeur des pommes nous emplit le nez et la poitrine, nous pensons à elle. Et voyez, nous ne nous le sommes jamais dit mais un bonheur tranquille s'empare de la maison, comme une fidélité à nos vies. Si vous me demandiez quelle odeur ont Les Ortilles, c'est ce que je dirais: les pommes qui mijotent le deuxième dimanche d'octobre. Ça ressemble furieusement à la beauté de la vie.

Nous en étions là de nos

épanchements que Lucienne mourut. À sa façon, modestement. Christine passa vers onze heures lui apporter le journal. Elle appela, personne ne répondit, elle poussa la porte de la chambre. Elle avait un sourire sur les lèvres... Elle avait laissé un papier sur la table de chevet. Elle aimerait que sa maison "serve à quelqu'un qui en a besoin". À Véronique de "faire au mieux".

Avec l'équipe habituelle, nous avons tout rangé, tout nettoyé. Entrepasé les cartons dans notre grange en attendant.

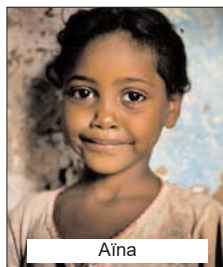
Ils sont arrivés le 13, tous les cinq. C'est magnifique, a dit Louise, ils nous apportent le soleil! Ils viennent du Soudan, je ne sais lequel, mais à l'époque il y en avait un seul, je veux dire quand ils se sont enfuis. Frôler plusieurs fois la mort avec les milices armées, les passeurs indigènes, vous avez lu ça, bien sûr. Deux ans de galère et, allez savoir pourquoi, ils atterrissent à Beauvais, sous le pont de Paris. Une nuit, lors d'une maraude, Véronique tombe sur eux...

Kassi a trente-trois ans, d'après ses papiers, et Abebi trente et un. Les enfants sont petits: la dernière, Ayo, a trois ans et demi, son frère Khotso deux de plus et la grande sœur, Aïna, en aurait presque huit. Solidarité

Migrants les a rhabillés tous les cinq. Ils sont perdus bien sûr en descendant de la Scénic, dont le coffre est bien grand pour leurs sacs et leurs quelques paquets. Le comité d'accueil est là, nous sommes une bonne trentaine. Le maire aussi, il a tenu à porter son écharpe tricolore et accepté de ne prononcer aucun discours, il fait des progrès, je le lui dis. Lucienne avait deux trousseaux de clefs. Véronique en donne un à Kassi, un à Abebi. Elle les laisse ouvrir la porte sous les applaudissements. Ils entrent seuls. Silence. Deux minutes avant que l'on entende les rires des enfants. Et puis ils ressortent tous les cinq. Ils sont très émus. Ils ne disent rien. Ils se mettent en ligne devant la maison. Le père dit quelque chose en tigrinya, qui est la langue de leur pays. Alors, tous les cinq, ils se frappent deux fois le cœur et ils tendent le bras vers nous, la main ouverte.



Kassi et Abebi



Aïna



Khotso



Ayo

### DEUXIÈME COUPLET : ELLE RESSEMBLE À QUOI, TA NOSTALGIE ?



Circulant hier à pied et à vélo (je ne parviens pas à trancher s'il s'agit là d'un signe de modernité ou de passéisme crasse) j'ai été enveloppé à plusieurs reprises d'un tsunami sonore venant principalement des vitres ouvertes des automobiles. Tsunami, c'est-à-dire "mur compact". Un gros son, bien compressé, balancé à 140 décibels par des adeptes du tuning et qui à mes oreilles sonnait davantage comme un désordre industriel enfanté par une aciérie en fin de vie que comme ce que je suis tenté de nommer musique.

Je ne peux pas vous le faire par écrit. Ce n'est pas fait pour, la langue écrite. La langue écrite ne retraduit qu'imparfaitement les univers sonores. Disons quand même que ça faisait : "*Schkompff! Schkompff! Schkompff! Schkompff!*" très binaire et très gras avec par-dessus des trames acides tissées avec des filins d'acier faisant dans les : "*Sgoiiignssshh! Sgoiiignssshh! Sgoiiignssshh!*" et recouvert de ce qui pouvait passer pour des voix humaines, saturées et vocodérisées qui proféraient de rageurs "*Wooo! Awooo! Woowoo!*" sans que le sens n'émerge très clairement. Et moi qui suis capable de retranscrire de mémoire à peu près n'importe quelle musique et de placer ça dans une bibliothèque mentale apte à ordonner, mesurer, comparer, suivre les sous-trames historiques et les influences, je me trouvais dans un grand embarras : avais-je déjà entendu ça ? Était-ce d'ailleurs le même morceau qui se répandait d'une voiture l'autre ? Y avait-il une quelconque différence d'intention entre ces différents moments musicaux que je convoquais ou que j'entendais ? Éttaient-ce les

mêmes artistes ? Difficile à dire. Je devais bien admettre que ma petite compétence se voyait largement débordée !

- Alors pourquoi te moquer de ce que tu ne comprends pas ?

Mais je ne me moque pas. Je cherche à comprendre. Et ce n'est pas si simple, crois-moi.

Car on ne peut quand même pas douter un seul instant qu'il puisse y avoir derrière cela une flamme créatrice. Un élan artistique. Un univers qui ne serait pas assigné à un seul son, à un seul rythme, à un seul effet, même s'il est troublant de constater qu'un même folklore sonore se répand de la Géorgie à la Corée en passant par le Paraguay et le Burkina Faso. Tout cela made in US, naturellement.

Une autre pensée m'envahit alors : que deviendront ces plages sonores dans trente ou quarante ans ? La nostalgie qui animait nos grand-mères en entendant Tino Rossi et Dranem ou la nôtre, en réécoulant Jim Morrison, Frank Zappa, Oscar Peterson ou les FooFighters fonctionnera-t-elle pour provoquer une même émotion ?

Nos jeunes amis sentiront ils leur petit cœur se serrer quand au détour d'un chemin leur parviendra le fameux "*Schkompff! Schkompff! Schkompff! Sgoiiignssshh! Sgoiiignssshh! Sgoiiignssshh!*" de 2022 ? Sûrement. Il n'y a pratiquement pas de doute là-dessus. Et ça pose des questions sur le fonctionnement effectif de cette nostalgie qui n'agit en vérité que comme les haillons qui suivent le chemin que nous avons emprunté à un moment de notre vie, dans le lieu particulier où cette vie s'est déroulée. La nostalgie n'est rien d'autre que la queue d'une comète émotionnelle. Et il y a foule de comètes qui nous suivent ainsi... Il n'y a d'ailleurs pas de quoi en être surpris : en matière musicale la nostalgie d'un Pakistanais ou d'un Inuit est à mille lieues de la nôtre et pourtant, elle vibre au même endroit. Celui du temps qui nous a glissé entre les doigts.

Quant au reste, il ne faut pas seurrer : on n'y comprend rien !

La date de péremption de nos petites comètes musicales est largement dépassée.

Michel LALET



Abus?... trop de ces précieux-là? Je ne peux que l'avouer.

D'ailleurs ils sont partout.

Ils s'accrochent aux murs se serrent. Ils se câlinent on dirait à se pencher les uns sur les autres.

Je dois reconnaître une certaine partialité dans ma façon de les ordonner. Les gros ensemble au plus bas de l'échelle et les petits plus aériens m'obligent à la pointe des pieds.

Les plus vieux au goût de poussière se sont rassemblés dans le couloir blottis pour affronter les courants d'air. Si l'on se risque à les déranger, ils craquent de leurs vieux mots. De peur qu'ils ne retombent en miettes on les recale entre deux

compagnons.

Ils ont voyagé au fond d'une valise dans le coffre graisseux d'un improbable véhicule, d'un studio de Paris dévoré par les cafards à une demeure plus chaleureuse du Nord. Puis dans la banlieue sud une banlieue sans genre sans apprêt je ne sais plus où je les avais remisés. Mais au soleil vineux de Touraine ils étaient encore là drôlement fidèles, les pages écornées les couvertures râpées, un peu plus sépia, un peu moins luisants.

Depuis d'autres sont venus toujours bien accueillis "Allez on se serre un peu". Ici on ne regarde pas à la couleur des pages, à la langue des titres, on se pelotonne à la verticale.

Il a fallu bâtir pour eux d'autres terrains, les laisser encombrer empiéter sur le plancher.

Je penche la tête à me tordre le cou pour retrouver parfois celui-ci que j'aimais particulièrement ou celui-là complètement oublié. Dire que je m'en veux serait exagéré mais cela me picote les doigts et très vite je l'extraits de son nid, le caresse un moment et sur son dos je relis ce qui pourrait me relier à lui. Parfois je me souviens "Mais oui bien sûr!" Il m'arrive aussi de me morigéner "Mais enfin cela fait vingt fois que tu regardes celui-ci et chaque fois tu t'en souviens à la troisième ligne". C'est que certains résistent! Ils ont beau se tenir aussi droit que les autres, la tranche bien lisible, ils ne me disent rien. Pourquoi?

Certains n'ont jamais été lus. Ils furent offerts un jour par je ne sais plus qui et sont restés posés là sur l'étagère. Parce qu'ils n'autorisaient pas le mystère. Ils se donnaient sans pudeur dans un titre m'as-tu-vu, écrits par un auteur dont le nom s'aligne sur des rangées entières de supermarché. Peut-on écrire autant de volumes sans souffler, sans respirer le monde, sans croire une seconde que l'on peut se tromper?

Mais ceux-là importent peu et puis ils sont peu nombreux.

Tous les autres sont rondeurs, secrets, saveurs étranges, épiciées ou âpres.

Le soir est leur heure. Allongée, douillette, je reste parfois de longues minutes à caresser leur



couverture, le rond des lettres, et pourtant, me croirez-vous, je ne sais pas ce qui est écrit. Je ne l'ai pas lu : je l'ai juste palpé, maté.

Combien de titres ai-je ainsi oubliés pour ne les avoir que cajolés des yeux sans les lire ?

Certains soirs pourtant distraite ou moins gourmande mes yeux se posent au bas de la page sans oser me dire les sentiers qu'ils ont parcourus. Alors je le console, le petit bouquin grassouillet posé sur mon ventre, et reprends ligne à ligne le chemin délaissé.

Parfois une phrase me tient, me noue l'estomac, m'éclabousse d'une vérité que je voudrais mienne.

Cette phrase me parle tant que je la lis et la relis. Je la relie à mon histoire. Ce fil noir d'encre a noué avec moi des liens bien étranges.

C'est vrai que la nuit tombée est pour eux.

Et puis le soir est silencieux et les pages ont le droit elles seules de froisser le silence.

Celui-ci je l'ai lu avec un ami, défendu pied à

pied, ou plutôt mot à mot. Celui-là je l'ai aimé tout de suite dès les premières lignes. Ceux-là je les ai dévorés, comme des gourmandises du quatre heures, sans doute plus faciles mais pourquoi boudier ce plaisir de l'immédiate réjouissance ?

Ce petit-là on m'en dit tant de bien que je le voulais entier en une bouchée goulue.

J'ai gardé la saveur de tant d'autres oubliés, en partie seulement, dont le nom, l'auteur m'accompagnent toujours. Je reste plantée devant eux à me dire "Il faudra que je le reprenne comme on reprend une part de ce cake si moelleux", mais d'autres culottés se pressent et s'exhibent en jeunots tout fringants.

Je les voudrais tous ensemble à mon chevet, en chorale majestueuse, en cluster dément.

À savourer leur lignes, tours et détours, je me régale encore et encore et repue je m'endors sur le souvenir d'un mot, d'une assonance, d'une lune de miel ou d'un meurtre.



## Le Professeur Hernandez

### LE MONDE D'APRÈS

Le printemps civique que l'on nous promet préfigure déjà un monde d'après sans relief particulier. Il est donc bienvenu de questionner les récits, les images et idéologies qui vont façonner notre quotidien post-électoral. Cette renaissance programmée semble s'accompagner de la promesse du déclin pour les uns, du désastre climatique pour les autres cassandres, et traduit avant tout les peurs du présent.

Notre manière d'être au monde est corrélative de la façon dont notre époque et nous-mêmes percevons le monde et nous projetons vers le futur. Non seulement les repères universels hérités des Lumières disparaissent, mais l'articulation de notre mode de vie avec la dichotomie entre nature et cul-

ture nous questionne. Comme le futur ne peut être expliqué qu'après coup, faute de repères stables, nous sommes condamnés à nous repositionner en permanence. En outre, cette perte de repères favorise l'émiettement de la société et l'insistance des particularismes. De fait, la mise en place d'un nouveau contrat social demeure problématique. Pour se préserver, certains en arrivent, sans doute par la persistance d'un imaginaire du romantisme réactionnaire, à rechercher le salut dans les tréfonds d'un Moi national ou dans le repli de leur jardin bio. Plus enclins au pragmatisme, la plupart de nos concitoyens pensent lâchement que le monde tel qu'ils l'appréhendent sous les auspices d'un état bienveillant et protecteur, est le meilleur des possibles. Ce qui revient dans tous les cas à s'adapter peureusement à la réalité en la complétant avec des rêves qui rassurent. Pourtant si nous ne partageons plus la croyance en un développement et un progrès infinis, il serait vain de croire qu'un ordre

culturel, social ou économique même déclinant, puisse se justifier par le simple fait qu'il existe. C'est vouloir faire semblant d'ignorer le brassage, à l'échelle mondiale, des biens, des idées et des personnes, lequel tend à dissoudre les instances et les structures qui ne correspondent pas à la logique économique dominante. Tout système favorise en permanence l'émergence de structures d'échanges et d'associations qui l'entretiennent. Au pire, notre avenir est livré aux déterminismes économiques, sociaux et culturels. Ou bien encore, comme on l'a entrevu récemment, il se construit pour nous, mais sans nous dans une logique autoritaire ou paternaliste par des experts – médecins, politiques, économistes... Il faut protéger le peuple contre lui-même, sinon l'agiter avant de s'en servir!

Qui décide de l'avenir de qui? Qui représente qui? De voir nos représentants putatifs papillonner sans jamais creuser un sillon, en laissant toutes les possibilités ouvertes sans jamais les réaliser, nous sommes enclins à la dubitation. La structure formelle de la démocratie est souvent un leurre qui masque la réalité. Qui possède les capitaux et les moyens de peser sur les esprits? Qui gouverne qui et quoi? La crise des institutions, la faiblesse des partis politiques et corps intermédiaires, la fantasmagorie des programmes électoraux, la radicalité des contre-propositions brouillent notre vision démocratique et alimentent l'abstention. Et ce ne sont pas ces multiples recours à l'avis de *commissions* dites *citoyennes*, infiltrées par des minorités agissantes et meublées par les idiots utiles manipulés par le pouvoir en place qui seront pour le citoyen l'expression de la volonté générale. On a déjà vu ce fonctionnement sous Vichy!

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible », écrivait Antoine de Saint-Exupéry. Que voulons-nous pour nos enfants? La perpétuation de ce monde-ci puis-

qu'on ne pourra jamais occulter nos déterminismes et notre interdépendance, ni éluder les dimensions culturelles dans un monde globalisé? La préservation du maximum des possibilités et d'opportunités qui leur seront offertes sans dévaluer leur capacité à créer leurs propres utopies? La dialectique que nous pouvons définir entre l'avenir de l'individu et celui de la société dans son ensemble ne peut fonctionner sans les notions d'éducation, de responsabilité, de démocratie, de contrôle, et de limite, voire d'autolimitation. En se projetant, il s'agit de défendre la permanence d'un monde ouvert en restant conscient de notre appartenance à un monde commun, où il n'existerait plus aucune distinction fondamentale entre systèmes dits « naturels » et systèmes techniques artificiels, composés de l'ensemble des générations et du patrimoine naturel et culturel. Ce monde d'après qui, envisagé en tant qu'écosystème, s'engagerait dans un devenir qui n'est pas la seule continuation de son état présent ni le retour vers le passé. En conséquence tout projet humain serait par essence « écologique » car, comme Henri Bergson le soulignait, « *l'idée de l'avenir est plus féconde que l'avenir lui-même* ».

### Mais où sont nos futurs d'antan?



Bergson à Garches...



L'avion de Saint-Exupéry...

### SAISONS n°3

a été rédigé par

Léo Demozay, Michel Deshayes, Marc Frétoy,  
Élie Hernandez, Jeff, Michel Lalet, Rémi Lehallier,  
Pierre Rosset, Sylvie Van Praët, Jean-Marie Wallet,  
Roger Wallet

Le n°4 paraîtra

le 21 septembre 2022